

L'ÉGLISE
UNE ESQUISSE DE SON HISTOIRE
PENDANT VINGT SIÈCLES

5e partie

Le Haut Moyen Age

LE PAPE LÉON 1er, DIT LE GRAND (De l'an 440 à 461)

Les évêques ou papes de Rome ne cessaient de chercher à établir et à faire reconnaître leur prééminence sur tous les autres évêques de la chrétienté. Ils se basaient sur la prétendue primauté de Pierre sur les autres apôtres, et se disaient ses successeurs. Ils argumentaient aussi sur ce que Rome étant la tête de l'empire, l'évêque de Rome devait aussi être considéré comme le chef de la chrétienté. Appuyant ainsi leurs prétentions, ils s'efforçaient, soit par les conciles, soit par les empereurs, d'obtenir une sanction qui leur assurât ce rang suprême. Mais ils rencontrèrent d'abord une forte opposition. Déjà au troisième siècle, Cyprien de Carthage résistait à ces prétentions, et pendant longtemps le titre d'évêque des évêques leur fut contesté. Les églises d'Occident, par suite de diverses circonstances, finirent par accepter leur suprématie; mais l'Église grecque ou d'Orient, ainsi que les églises nestorienne, arméniennes et autres dont nous parlerons, ne la reconnurent jamais. L'Église grecque, vers le milieu du XIe siècle, se sépara entièrement de Rome.

Parmi les papes qui revendiquèrent avec énergie la suprématie de Rome sur les autres églises, un des plus célèbres est Léon 1er, que l'on a surnommé le Grand. Il se distingua en effet par de grandes qualités, mais nous devons nous rappeler que la grandeur au point de vue humain n'est pas toujours la grandeur selon Dieu. Disons quelques mots sur ce pape célèbre à plusieurs égards.

Léon 1er devint évêque de Rome en l'an 440. Augustin était mort en 430, Léon était donc le contemporain de ses dernières années. Les temps où il vivait étaient particulièrement troublés. En Orient, l'empire était agité par des hérésies sans cesse renaissantes, par la jalousie des divers patriarches, ou supérieurs ecclésiastiques des différentes provinces, et par la crainte des Barbares qui menaçaient les frontières. L'Occident avait déjà été en partie envahi par eux; Rome même avait été prise et pillée par

Alaric, roi des Visigoths, en 410. La dignité du nom impérial avait disparu avec Théodose le Grand. Ses faibles successeurs n'avaient pas l'énergie nécessaire pour repousser les attaques incessantes des ennemis de l'empire. Dans ces circonstances, Léon, par son courage et son habileté dans les négociations politiques, sut en imposer aux Barbares, sauver Rome, en même temps qu'il s'opposait aux hérétiques et maintenait la vérité touchant la Personne de Christ. On ne doit pas s'étonner si le siège épiscopal de Rome occupé par un tel homme, acquit un prestige de nature à grandir son autorité.

En l'an 452, Attila, le terrible roi des Huns, après avoir ravagé la Lombardie, se dirigeait vers Rome dans l'intention de s'en emparer. L'empereur Valentinien s'était lâchement réfugié dans la ville forte de Ravenne. Rien ne semblait devoir arrêter la marche du roi barbare, lorsque le Sénat et le peuple de Rome décidèrent d'entrer en négociation avec lui. Mais qui choisir, et qui voudrait entreprendre cette affaire dangereuse et délicate? Le pape Léon fut désigné comme chef de l'ambassade et deux sénateurs du plus haut rang se dévouèrent pour aller avec lui affronter le roi barbare. L'orgueil d'Attila fut flatté de voir la ville impériale, la maîtresse du monde, comme on l'appelait, s'abaisser jusqu'à lui demander la paix par la bouche d'aussi illustres représentants. Touché par le discours que lui adressa Léon, il accorda ce qu'on était venu lui demander, la paix, moyennant un tribut annuel. Un chroniqueur de ce temps, qui fut secrétaire de Léon, dit «qu'il s'en remit à l'assistance de Dieu, qui ne fait jamais défaut aux efforts des justes, et que le succès couronna sa foi.» Léon n'avait donc pas entrepris cette tâche difficile avec confiance en lui-même, mais comptant sur Dieu pour épargner à Rome les horreurs d'une prise d'assaut par des barbares païens.

De nouveau Rome, trois ans plus tard, fut menacée par le cruel Genséric, roi des Vandales. Il n'y avait ni armée, ni général pour la défendre. Léon, à la tête de son clergé, alla à la rencontre du roi bar-

bare, mais ne fut pas si heureux que lorsqu'il eut affaire avec Attila. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'un frein fût mis aux excès des rudes et sauvages vainqueurs.

Si, dans ces deux grandes occasions, Léon eut à jouer un certain rôle politique, il se montra surtout plein de zèle et d'activité dans sa charge d'évêque. Comme tel il eut à combattre pour la vérité chrétienne.

Le manichéisme, ou doctrine de Manès, dont nous avons parlé à l'occasion d'Augustin, s'était répandu dans le nord de l'Afrique. Mais Carthage, ayant été prise par Genséric, plusieurs des Manichéens cherchèrent un asile à Rome, et, cachant leurs mauvaises doctrines, voulurent se faire passer pour de vrais chrétiens. Léon rechercha diligemment ces hérétiques dont on trouva un grand nombre et, parmi eux, plusieurs évêques. Un tribunal, composé de magistrats et d'ecclésiastiques, les examina, et ils confessèrent que dans leurs réunions secrètes se commettaient de grossières immoralités. Les évêques ne pouvaient que condamner leurs erreurs et les exhorter à les abandonner; les magistrats durent sévir contre ceux qui s'étaient rendus coupables de crimes. Les impénitents furent bannis de Rome, et Léon exhorta les évêques à être vigilants pour que ces hérétiques ne séduisissent pas les âmes faibles. Il eut aussi à s'opposer à l'hérésie des Priscilliens, dont les doctrines se rapprochaient de celles des Manichéens.

L'hérésie d'Eutychès touchant la Personne de Christ troublait l'Église d'Orient. Nous en parlerons plus tard. Léon, qui était au courant de cette grave affaire, envoya des légats au concile d'Éphèse (celui que l'on nomma concile de brigands) avec une lettre où il exposait la vraie doctrine relativement à Christ. Le faux concile d'Éphèse refusa de la lire, mais elle fut lue dans le concile de Chalcédoine, qui

fut convoqué plus tard, et qui annula les actes du concile d'Éphèse et condamna Eutychès. Mais ce concile avait été amené à régler d'autres questions et en particulier celle du rang des patriarches. Il confirma le patriarche de Constantinople comme primat des églises d'Orient, mais n'accorda pas au siège de Rome la suprématie universelle. «Les Pères,» dit le concile, «ont avec raison accordé la primauté au siège de l'ancienne Rome, parce qu'elle était la cité royale; mais de même, les cent quatre-vingts évêques (ceux du concile) ont donné une primauté égale à la nouvelle Rome» (c'est-à-dire Constantinople). Toutefois ils ajoutaient: «immédiatement après l'ancienne Rome».

Léon, par ses légats, ne donna pas sa sanction à ce canon ou *article* du concile. Être appelé évêque universel était l'ambition du pape de Rome, et il revendiquait ce titre, mais rencontrait encore de l'opposition, même en Occident.

Du temps de Léon, Hilaire, évêque d'Arles, qu'il ne faut pas confondre avec Hilaire de Poitiers, était le métropolitain des Gaules. Il était plus éclairé que plusieurs autres évêques de cette époque. Il avait été moine et, devenu évêque, il avait continué à vivre d'une manière simple et austère. Il labourait la terre de ses mains, afin de gagner de l'argent pour racheter de pauvres captifs. Il consacrait une grande partie de son temps à la prière et à l'étude, et il prêchait avec une puissance qui captivait ses auditeurs.

Comme métropolitain, il visitait les églises de la Gaule, et trouva un évêque, nommé Chélidonius, qui avait épousé une veuve, et qui, avant d'être évêque, étant juge, avait condamné à la mort un coupable. D'après les canons de l'Église, cela lui interdisait d'occuper un siège épiscopal. Hilaire convoqua un synode à Vienne et Chélidonius fut déposé. Mais Chélidonius en appela à Rome, où Hilaire se

rendit pour convaincre Léon qu'il avait agi selon les canons de l'Église. Malgré cela, le pape rétablit Chélidonius dans sa charge et voulut remplacer Hilaire comme métropolitain des Gaules par l'évêque de Vienne; il obtint même de l'empereur un rescrit contre Hilaire qu'il accusait de troubler la paix de l'Église. Hilaire résista aux prétentions de Léon et continua à remplir ses fonctions jusqu'à sa mort.

Léon, à part ses prétentions à la suprématie sur les autres évêques, fut le champion de la vérité pour autant qu'il la connaissait, et poursuivit avec un zèle infatigable les erreurs et les mauvaises doctrines relatives à la Personne du Seigneur.

Un grand nombre de ses sermons roulent sur la Personne de Christ, et s'étendent soit sur sa vraie divinité, soit sur sa réelle humanité, vérité des plus importantes et fondement du christianisme. Mais relativement à l'expiation, ses idées étaient erronées. Il pensait que l'homme étant esclave de Satan, l'expiation accomplie par le Seigneur, était comme un prix payé au diable afin de délivrer l'homme de son autorité sur lui. Cette pensée, qui n'est pas celle de l'Écriture, se rencontre assez fréquemment de nos jours.

Bien qu'il parle des mérites et de la mort de Christ comme seule source de salut, il dit que par les mérites des saints s'opèrent des miracles sur la terre, et qu'ils sont en aide à l'Église. Il mentionne dans ce sens saint Paul, saint Pierre, saint Laurent, mais jamais la Vierge, et il ne dit pas qu'il faille leur adresser directement des prières. Quant au chemin du salut, il dit «Par la prière, on cherche la miséricorde de Dieu par le jeûne, les convoitises sont éteintes; par les aumônes, les péchés sont expiés. Celui qui s'est racheté par des aumônes, ne doit pas douter que, même après plusieurs péchés, la splendeur de la nouvelle naissance ne soit restaurée en Lui.»

Voilà le chemin tracé du salut par les œuvres, bien différent du salut par grâce, et un commencement pour l'invocation des saints! C'est ainsi que l'erreur s'introduit peu à peu. À côté de cela nous voyons aussi le recours à l'autorité civile, l'assujettissement au monde, mais le nom du Fils de Dieu est maintenu. C'est ce qui caractérise le temps représenté par l'assemblée de Pergame. (Apocalypse 2:12-17.)

LE CHRISTIANISME INTRODUIT EN ÉCOSSE ET EN IRLANDE

Chrysostôme, Jérôme, Augustin et Léon 1er nous ont conduits en Orient, à Constantinople et en Syrie, puis en Occident, à Rome et dans l'Afrique septentrionale. Ces hommes étaient de zélés serviteurs de Dieu, qui insistaient sur la nécessité d'une vie pure et séparée du monde, et qui, Augustin surtout, connaissaient et annonçaient le salut par la pure grâce de Dieu. Mais ces mêmes hommes n'étaient pas étrangers aux abus et aux erreurs qui s'étaient introduits dans l'Église, et qui tendaient toujours plus à substituer un culte de formes et de cérémonies au culte en esprit et en vérité. (Jean 4:23-24.) En même temps, la domination du clergé, évêques et prêtres, sur les simples fidèles, s'accroissait toujours plus, et l'évêque de Rome, en particulier, commençait à vouloir dominer sur tous les autres. Nous verrons plus tard le triste état dans lequel l'Église tomba peu à peu. Auparavant nous dirons comment le christianisme s'introduisit et se répandit en Écosse et en Irlande.

L'Évangile avait été apporté de bonne heure dans le sud de la Grande Bretagne. Chassés par la persécution, au temps de Dioclétien, plusieurs chrétiens de ces contrées se réfugièrent en Écosse, et s'y construisirent de simples demeures, semblables à celles des solitaires. Connus sous le nom de Culdées ou Culdéens, ces humbles chrétiens se sentirent pressés de prier pour le salut des païens qui les entouraient et leur annoncèrent l'Évangile. Les Culdées n'admettaient point les formes superstitieuses et la suprématie de l'Église de Rome, et n'espéraient le salut que par la foi au Seigneur Jésus Christ. Leur vie paisible et sainte frappa les sauvages habitants de ces contrées, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leurs superstitions et les rites sanglants de leur religion, et se convertirent à Christ. Mais les incursions incessantes des Pictes et des Scots, anciens habitants des montagnes de l'Écosse, obligèrent les Culdées à se réfugier dans les Hébrides¹. Plus tard ils durent les quitter, parce qu'ils ne

voulaient point se soumettre aux exigences de l'Église romaine, et se dispersèrent dans l'est de l'Écosse où ils subsistèrent jusqu'à la fin du treizième siècle. Quelques années plus tard naissait Wiclef, un des précurseurs de la Réformation. Ainsi le flambeau de la vérité se maintenait, porté par des témoins que Dieu suscitait au milieu de l'erreur.

Dans le cinquième siècle, Ninian, «très saint homme de la nation des Bretons», comme le nomme un ancien historien, prêcha aussi l'Évangile dans les districts méridionaux de l'Écosse. Il avait été élevé à Rome et avait achevé ses études auprès du célèbre évêque Martin de Tours. Il se rendit ensuite en Écosse et fixa sa demeure à Galloway. D'après les récits qui nous ont été transmis, Ninian annonça partout autour de lui la parole de la croix. Les sauvages habitants de l'Écosse écoutaient avec surprise ses prédications entraînantes, et un grand nombre furent convertis. Plein de zèle, il poursuivait l'œuvre pour laquelle l'Esprit Saint l'avait envoyé. Partout où il se montrait, les foules accouraient et recevaient avec joie la bonne nouvelle. De toutes parts retentissaient les louanges du Seigneur. Il travaillait comme un fidèle et diligent ouvrier dans la vigne de son Maître, et des milliers d'âmes furent par son moyen amenées à Jésus et reçurent le baptême. Ce fut surtout parmi une tribu des Pictes que son travail eut des résultats. L'histoire se tait sur ceux qui lui succédèrent dans cette œuvre, et sur ce qui se passa chez ces nouveaux convertis. Sans doute, l'Évangile qu'il prêchait n'était plus aussi pur que l'Évangile des temps apostoliques, mais Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu, était annoncé, et «celui qui croit au Fils a la vie éternelle». Nous ne pouvons non plus douter que le Seigneur n'ait entretenu le feu qu'il avait allumé, et n'ait fait progresser et s'étendre la vérité qu'un si grand nombre avait reçue.

1. Groupe d'îles au nord-ouest de l'Irlande.

Laissons, pour le moment, l'Écosse pour nous occuper de l'Irlande et du serviteur de Dieu qui y travailla durant de longues années à proclamer l'Évangile.

Vers l'an 372, naquit en cosse, au village chrétien de Bonavern, non loin de Glasgow, un jeune garçon que ses parents avaient nommé Succat, mais qui est plus connu sous le nom de Patrick. Ses parents étaient des chrétiens sérieux. Son grand-père avait été presbytre ou ancien, et son père, Calpornius, homme simple et pieux, était diacre de l'église de Bonavern. Sa mère, nommée Conchessa, sœur de l'archevêque Martin de Tours, était une femme distinguée entre celles de son temps. Dès son jeune âge, les parents de Succat cherchèrent à faire pénétrer dans son cœur les vérités chrétiennes. Mais le jeune garçon, vif, impétueux, plein de vigueur, était peu disposé à prêter l'oreille aux enseignements de sa mère. Comme bien des enfants de nos jours, il ne suivait pas l'exhortation du sage: «Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère.» (Proverbes 1:8.) Il aimait le plaisir et s'y livrait avec fougue, entraînant avec lui les jeunes gens de son âge. Emporté ainsi par ses passions, il tomba, à l'âge de quinze ans, dans une faute grave.

Il avait environ seize ans, lorsque ses parents furent appelés à quitter l'Écosse et allèrent s'établir dans l'Armorique¹. Là, Succat, se trouvant un jour sur le bord de la mer avec ses deux sœurs, Lupita et Tigris, des pirates irlandais, conduits par un chef nommé O'Neal, parurent tout à coup, se saisirent des trois jeunes gens, les entraînent dans leur barque et les transportèrent en Irlande, où ils furent vendus à l'un des chefs de ces peuples encore païens. Semblable au fils prodigué, Succat fut envoyé dans les pâturages pour y garder les pourceaux. Il passa là six années en esclavage, et eut beaucoup à

1. La Bretagne d'aujourd'hui.

souffrir. Mais Dieu se servit de ces rudes épreuves pour l'amener à réfléchir et à rentrer en lui-même. Seul dans ces campagnes, sans aucun secours religieux, l'Esprit Saint agit dans son cœur. Il se rappela sa vie passée, et il sentit peser lourdement sur son âme le péché qu'il avait autrefois commis. Jour et nuit, il y pensait. Dans son angoisse, il pleurait et priait, et les combats qui se livraient en lui étaient si grands, que son corps devenait comme insensible aux intempéries, à la fatigue, à la faim et à la soif. Mais en même temps que le souvenir de ses fautes le troublait ainsi, en repassant en lui-même les jours de son enfance, il se rappela les tendres paroles de sa mère, ses prières et les passages des saintes Écritures qu'elle lui récitait et où il était question du Sauveur. Dieu, qui est plein de grâce envers le pécheur repentant, se servit de ces souvenirs pour la bénédiction de Succat. Il se tourna vers le précieux Sauveur dont Conchessa lui avait parlé, et il trouva la paix auprès de Lui.

«J'avais seize ans», raconte-t-il lui-même, «et je ne connaissais pas le vrai Dieu; mais le Seigneur, dans cette terre étrangère, ouvrit mon cœur incrédule, de sorte que, bien que tard, je me rappelai mes péchés et me convertis de tout mon cœur au Seigneur, mon Dieu, qui regarda à ma bassesse, eut pitié de ma jeunesse et de mon ignorance, et me consola comme un père console son enfant.» N'est-elle pas merveilleuse cette œuvre que sans instrument extérieur l'Esprit de Dieu opéra dans le cœur de ce jeune homme? Œuvre d'amour où, comme dans l'histoire du fils prodigue, nous voyons Dieu donnant le baiser du pardon à son enfant repentant. Et c'est cette même œuvre que l'Esprit Saint opère encore aujourd'hui pour amener les âmes à Dieu. Il faut naître de nouveau, naître d'en haut.

Ainsi, dans ces contrées éloignées du centre de l'empire romain, loin de toutes les querelles théologiques qui agitaient les églises de l'Occident et de l'Orient, l'Évangile s'était conservé relativement pur. C'était la grâce du Seigneur Jésus qui apporte le salut, et la puissance du Saint Esprit qui l'appli-

que à l'âme. Après en avoir fait l'expérience, voici ce que raconte encore Succat: «L'amour de Dieu croissait de plus en plus en moi avec la foi et la crainte de son nom. L'Esprit me pressait tellement que, jusqu'à cent fois dans un seul jour, je priais. Et même, quand je restais dans les forêts et les montagnes où je gardais mon troupeau, j'étais poussé avant le jour à prier, par la neige, par la gelée, par la pluie, parce que l'Esprit brûlait alors en moi. Dans ce temps-là, je ne ressentais pas dans mon cœur cette nonchalance que j'y trouve maintenant.» On peut voir en Succat une âme qui a été profondément exercée devant Dieu, et qui savait ce qu'est la communion personnelle et immédiate avec Dieu et Christ produite par l'action et la puissance de l'Esprit Saint, en dehors des formes du culte de Rome. Et tel était en général le christianisme des Îles Britanniques au IV^e et au V^e siècle, avant que Rome vînt lui imposer ses prêtres et ses cérémonies.

Succat, délivré une première fois, fut de nouveau fait captif; mais enfin il put aller retrouver sa famille. Mais bientôt il se sentit irrésistiblement poussé à retourner dans ce pays où il avait trouvé le salut. Il faut qu'il aille annoncer l'Évangile à ces païens de l'Irlande au milieu desquels il a vécu. En vain ses parents et ses amis cherchent à le retenir. Son ardent désir le suit dans ses rêves; il lui semble entendre pendant la nuit des voix qui lui crient: «Viens, ô saint enfant, et demeure de nouveau parmi nous.» Son cœur en était profondément ému. Enfin, malgré ceux qui voulaient l'en empêcher, il partit, tout pénétré de l'amour de Christ. «Cela ne se fit pas dans ma propre force,» dit-il, «ce fut Dieu qui surmonta tout.»

Succat, que nous nommerons maintenant Patrick, nom qui lui fut donné plus tard, retourna donc en Irlande, rempli de zèle pour le salut des païens de ce pays. Ingénieux dans les moyens à employer, il battait des timbales, et rassemblait ainsi autour de lui dans les champs ses auditeurs, auxquels il

racontait dans leur propre langue, l'histoire de Jésus, le Fils de Dieu. Ces esprits encore grossiers et barbares, étaient peu à peu touchés par ces simples récits. La parole de Dieu exerçait sa divine puissance sur les cœurs, et beaucoup d'âmes furent converties au christianisme. C'est ainsi que sur cette terre païenne se formèrent des églises chrétiennes, où, mêlé peut-être à quelques erreurs, cependant l'Évangile était annoncé. Le fils d'un seigneur, que Patrick nomme Bénignus, apprenait de lui à prêcher l'Évangile, et le barde ou poète de la cour, au lieu des hymnes sanguinaires des druides, chantait des cantiques de louanges adressés à Jésus Christ. Patrick consacra le reste de sa vie exclusivement aux habitants de l'Irlande, et travailla au milieu d'eux à répandre la connaissance de Jésus Christ, à travers beaucoup de dangers et de difficultés. On ignore l'année de sa mort.

L'œuvre commencée en Irlande par Patrick continua à se développer après sa mort, et l'on put voir alors se manifester pleinement les fruits de son ministère. L'Irlande, au commencement du VI^e siècle, nous est décrite comme une contrée bénie, siège de la pure doctrine chrétienne, de la piété et de la paix, ce qui lui avait valu le nom d'«Île des saints». Les monastères, où l'on étudiait diligemment les Écritures, étaient remplis de moines pieux, qui, ne trouvant pas autour d'eux un champ d'activité assez vaste et animés d'un ardent amour pour les âmes des pauvres païens, quittaient leur pays sous la conduite de quelque chef aimé, et allaient prêcher l'Évangile au loin. Telle fut la mission de Colomba. Il faut nous rappeler qu'à cette époque une grande partie de l'Europe était encore habitée par des peuples païens et barbares.

Colomba naquit en Irlande vers l'an 521; il vivait donc près de deux siècles après Patrick. Il était de sang royal, mais il avait estimé la croix de Christ plus qu'une position élevée dans le monde, et s'était tourné vers le Dieu Sauveur. Colomba sentait profondément combien il était important de

répandre l'Évangile dans les contrées où il était encore ignoré. Sa pensée se portait surtout vers l'Écosse, ce pays d'où Succat était venu apporter en Irlande la bonne nouvelle du salut, mais qui était maintenant livré aux sauvages Pictes et Scots. «J'irai,» dit Colomba, «prêcher en Écosse la parole de Dieu».

Il communiqua son dessein à quelques amis chrétiens, et ceux-ci, non seulement l'approuvèrent, mais se déclarèrent prêts à l'accompagner. C'était en l'an 565. Mais comment accomplir leur projet? Les communications entre les différents pays n'étaient pas faciles comme de nos jours. Trouveront-ils un navire qui veuille les transporter où ils désirent aller? Ils ne se laissent pas arrêter par la difficulté. Colomba et ses douze compagnons, qui savaient sans doute comment les pêcheurs et les pirates construisaient leurs barques, descendent au bord de la mer, et là font avec des branches de saules entrelacées, un grossier esquif qu'ils recouvrent de peaux de bêtes. Ils quittent l'Irlande sur cette frêle embarcation, sous la conduite du Seigneur, et, après une longue et périlleuse navigation, les intrépides missionnaires atteignent l'archipel des Hébrides. Des pirates, non moins audacieux, sillonnaient aussi ces mers orageuses, mais c'était pour porter au loin le pillage et le meurtre; les humbles et paisibles serviteurs de Christ exposaient leur vie pour apporter aux misérables païens le salut et la vie éternelle. Colomba s'arrêta près des stériles rochers de Mull, au sud des fameuses grottes basaltiques de Staffa, dans une petite île que l'on nomma I-colm-kill, ou île de la cellule de Colomba. Mais elle est plus connue sous le nom de Iona ou Jishona, ce qui veut dire Île sainte¹. Des druides², chassés autrefois de la Gaule et de la Bretagne par les Romains, s'étaient réfugiés dans ces îles. Il y en avait encore à Iona

1. Nos lecteurs trouveront aisément ces endroits sur une carte des Îles Britanniques.

quand Colomba y aborda; joints aux indigènes, ils témoignèrent d'abord aux nouveaux venus des sentiments hostiles. Mais peu à peu l'opposition cessa, et Conall, le roi des Pictes, donna à Colomba l'île de Iona.

Colomba y érigea une chapelle et fonda un monastère qui acquit une si grande réputation que, pendant des siècles, on le regarda comme la lumière du monde occidental. De toutes parts on s'y rendait, et de là des hommes pleins de zèle et de foi allèrent, en bravant les difficultés et en supportant bien des privations, répandre l'Évangile au loin, chez les Pictes d'Écosse, les Celtes et les Saxons de la Grande Bretagne. Colomba était un zélé serviteur du Seigneur, vivant en la présence de Dieu, traitant durement son corps, couchant sur la terre nue, mais portant toujours partout une figure rayonnante d'amour, et sur laquelle se peignaient la joie et la sérénité qui remplissaient son âme. Il ne voulait pas qu'aucun moment fût perdu pour le service de Dieu. Il consacrait tout son temps à prier, à lire, à écrire, à enseigner et à prêcher la parole de Dieu. À son exemple, les moines s'adonnaient à la lecture, à la méditation et à la prière. Mais ils ne se bornaient pas à cela; ils se livraient à des travaux manuels, à la culture des champs et des jardins, et se nourrissaient des fruits du travail de leurs mains. Ils étaient ainsi en exemple aux habitants de Iona et des îles voisines, leur apprenant à cultiver leurs terres, tout en leur faisant connaître le chemin du salut. L'île ayant été donnée à Colomba, il y faisait régner l'ordre et la plus stricte moralité. Colomba résidait habituellement à Iona, mais de là il visitait les autres îles et l'Écosse. Avec une infatigable activité, il allait de maison en maison et de royaume en royaume,

2. Prêtres de la religion sanguinaire des Gaulois et des Bretons. Les druides, dans l'accomplissement de leurs rites religieux, immolaient souvent des victimes humaines. Ils enseignaient cependant l'immortalité de l'âme et une existence après cette vie. C'est dans ces croyances que les Gaulois puisaient le mépris de la mort qui les caractérisait.

annonçant Christ, et faisant l'œuvre d'un évangéliste parmi les Pictes et les Scots encore barbares. Le roi des Pictes fut converti, ainsi qu'un grand nombre de ses sujets. Pendant quarante-trois ans, Colomba poursuivit ainsi son ministère, exerçant, par sa sagesse, sa vie sainte et son dévouement, une grande influence sur les gens de toutes les classes et de toutes les conditions. Mais son affaire principale était de former des hommes capables de porter l'Évangile au près et au loin. Pour cela, de précieux manuscrits furent transportés à Iona, et peu à peu s'y forma une bibliothèque qui devint célèbre. Les moines pouvaient ainsi s'instruire, mais les Écritures étaient toujours leur principale étude. Colomba mourut en 597, après une vie toute consacrée au service du Seigneur.

Le christianisme que l'on trouvait à Iona et dans les contrées évangélisées par les missionnaires, était bien différent du système religieux qui prévalait toujours plus dans d'autres parties de l'Europe sous l'influence et l'autorité croissante des prêtres et surtout de l'évêque de Rome, qui aspirait à la domination spirituelle universelle; système qui tendait à remplacer le culte en esprit et en vérité par des formes et des cérémonies mêlées d'idolâtrie et de superstitions. Bien qu'à Iona il y eût certaines formes, ce n'était pas en elles que l'on cherchait le salut. Parmi ces chrétiens, il y avait à la tête des églises des anciens ou presbytres, et des évêques ou surveillants, mais ces deux charges étaient presque les mêmes. Iona était présidée par un simple ancien. Les missionnaires qui allaient évangéliser portaient le titre d'évêques et étaient mis à part par l'imposition des mains des anciens. Mais ce n'était pas une consécration humaine qui faisait un ancien, un évêque, ou un missionnaire. «C'est l'Esprit Saint,» disait Colomha, «qui fait un serviteur de Dieu.» (Voyez Actes 20:17-28.) L'enseignement donné par les anciens était simple: «La Sainte Écriture,» disaient-ils, «est la règle unique de la foi. Il n'y a dans les œuvres aucun mérite; n'attendez votre salut que par la grâce de Dieu. Gardez-vous d'une

religion qui consiste dans des pratiques extérieures; conserver un cœur pur devant Dieu vaut mieux que s'abstenir des viandes. Jésus Christ est l'unique chef de l'Église. Les évêques et les presbytres sont égaux. Ils doivent être maris d'une seule femme et tenir leurs enfants dans la soumission.» Ce sont bien là les enseignements que nous trouvons dans la Parole de Dieu, et spécialement dans les épîtres de Paul.

Après Colomba, les Culdées, ces chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les Hébrides, conservèrent les institutions du pieux serviteur de Dieu, et un longtemps s'écoula avant que la Rome papale réussît à les assujettir à son joug et à ses erreurs. Combien il est précieux de voir la lumière de la vérité continuer à briller au sein des ténèbres qui, peu à peu, envahissaient la chrétienté! Un grand zèle missionnaire se montrait toujours à Iona. Des serviteurs de Dieu partaient pour évangéliser, non seulement en Écosse et dans la Grande-Bretagne, mais aussi sur le continent parmi les peuples restés païens.

C'est ainsi que Colomban, qu'il ne faut pas confondre avec Colomba, bien qu'ils vécussent à peu près dans le même temps, «sentant», dit un auteur, «brûler dans son cœur le feu que le Seigneur est venu allumer sur la terre,» résolut d'aller porter l'Évangile jusqu'au-delà des frontières de l'empire des Francs. Né en Irlande, il avait passé ses premières années à Iona, puis il avait été dans le grand et célèbre couvent de Bangor, en Irlande. Il partit de là, en l'an 590, avec douze missionnaires, et se rendit dans les Gaules. La renommée de sa piété était arrivée aux oreilles de Gontran, roi des Burgondes, qui l'engagea à s'arrêter dans son pays. Mais Colomban refusa, et alla s'établir dans la contrée des Vosges, encore inculte et presque inaccessible. Là, les missionnaires, au milieu des grossiers habitants de ce pays qui les regardaient avec défiance, eurent d'abord à souffrir de grandes privations, ne trouvant souvent pour se nourrir que des herbes sauvages, des écorces d'arbres et quelques poissons. Graduel-

lement cependant, les farouches indigènes s'adoucirent à leur égard. La vie sainte et dévouée de ces moines étrangers leur inspira du respect. Ils leur apportèrent des vivres, et croyant que leurs prières avaient une grande efficacité, ils réclamèrent leurs intercessions auprès de Dieu. Bientôt une foule d'entre eux se convertirent, et Colomban érigea en divers endroits des monastères, où régnait une discipline sévère en même temps qu'une profonde piété.

Colomban, en fidèle serviteur de Dieu, ne craignait pas, à l'exemple de Jean le Baptiseur autrefois, de reprendre les grands de la terre à cause de leurs péchés. Alors régnait en Bourgogne, Thierry II, le petit-fils de Gontran. Ce roi, soutenu et encouragé par son aïeule Brunehaut, fameuse par ses crimes, menait une vie des plus dissolues. Il se rendait cependant souvent auprès de Colomban pour solliciter ses prières, croyant peut-être par là expier ses péchés. Mais l'homme de Dieu se mit à le reprendre sérieusement de ses débordements, et le roi promit de se corriger. Mais Brunehaut l'excita contre le serviteur du Seigneur, et fit tout pour perdre celui-ci. Colomban, sachant qu'elle préparait des embûches contre lui, se rendit à la maison royale où, étant arrivé, il ne voulut pas entrer. Ayant appris qu'il était là, le roi lui envoya des présents pour l'honorer. Mais Colomban les refusa en disant: «Le Très-Haut réproouve les dons de l'impie; son serviteur ne peut pas les accepter.» Le roi et Brunehaut effrayés vinrent le supplier de leur pardonner, promettant de s'amender. Mais bientôt ils retombèrent dans leur vie de péché, et, pour se débarrasser des avertissements de l'homme de Dieu, Thierry, n'osant le faire mourir, le chassa de son royaume et le fit conduire à Nantes, où Colomban s'embarqua pour l'Irlande. Une tempête ayant repoussé le navire sur les côtes de Bretagne, Colomban vit en cela un signe que le Seigneur voulait qu'il continuât sa mission sur le continent. Il se rendit en Suisse et resta quelque temps sur les bords du lac de Constance, évangélisant avec son fidèle compagnon Gall les idolâtres

de ces contrées. Puis il passa en Italie, où il annonça l'Évangile aux Lombards dont il baptisa le roi, à Milan. Il mourut en l'an 616, au monastère de Bobbio qu'il avait fondé. Il s'opposa toujours aux prétentions du pape, ou évêque de Rome.

Quand Colomban partit pour l'Italie, il dut laisser son disciple Gall qui était tombé malade. Gall resta en Suisse, et, plus tard, annonça dans leur propre langue, l'Évangile aux habitants encore païens de ce pays, et un grand nombre furent convertis. Il fonda le célèbre monastère qui porte son nom, et est considéré comme l'apôtre de la Suisse. Il mourut en l'an 627.

Ainsi, par le zèle et le dévouement de ces moines venus d'Écosse et d'Irlande, le christianisme se répandit dans les Pays-Bas, la Gaule, la Suisse, une partie de l'Allemagne et le nord de l'Italie. Ces chrétiens, libres du joug de l'Église romaine, firent plus que celle-ci pour faire connaître l'Évangile dans l'Europe centrale. Malheureusement, profitant de l'ignorance des temps qui suivirent, l'Église de Rome finit par entraîner les populations dans ses erreurs et les fit passer sous sa domination. L'Écosse et l'Irlande n'y échappèrent pas; elles succombèrent après bien des luttes, et il ne resta que quelques faibles foyers de lumière, épars çà et là, jusqu'aux jours de la Réformation.

GRÉGOIRE LE GRAND

Au temps où Colomba et Coloman poursuivaient leurs travaux évangéliques, l'évêque ou pape de Rome était Grégoire, qu'on a surnommé le Grand. Il était né à Rome en 540, d'une famille noble, et aurait pu arriver aux places les plus éminentes, mais à l'âge de 35 ans, il renonça au monde et aux honneurs, employa ses richesses à fonder plusieurs monastères et à soulager les pauvres, et fit de son palais à Rome un couvent où il menait une vie ascétique rigoureuse, s'assujettissant aux travaux les plus humbles, et consacrant le reste de son temps à la prière et à des actes de pénitence. Pensait-il acquérir par là le pardon de ses péchés et une place dans le ciel? Nous pouvons espérer mieux que cela de lui, car il disait: «Dieu a sauvé les saints sans qu'ils eussent aucun mérite; la félicité des saints est une grâce et ne s'acquiert point par des mérites», mais il croyait sans doute, comme plusieurs de nos jours, que des œuvres et des prières sont nécessaires pour attirer la miséricorde de Dieu et fléchir sa colère, ces personnes-là considérant Dieu comme un Juge et, non comme un Père. Elles ne connaissent pas l'amour parfait de Dieu qui bannit toute crainte. (1 Jean 4:18.)

Grégoire devint abbé ou supérieur de son couvent il avait déjà été ordonné diacre, et, à la mort du pape Pélage, il fut nommé à sa place évêque de Rome, en 590, par le sénat, le clergé et le peuple, tant était grande la confiance que lui avait acquise son renom de charité et d'austérité. Grégoire se dévoua tout entier à la tâche difficile que lui imposait la charge dont il était revêtu. C'était un temps de troubles et de misère extrêmes, dans l'État et dans l'Église. Comme évêque de Rome, la première ville d'Occident, il fut obligé parfois d'intervenir dans les affaires politiques pour préserver son peuple contre les Barbares qui la menaçaient; mais il consacra surtout son temps à combattre les hérétiques, et à corriger les vices du clergé. N'est-ce pas une chose étrange et triste à constater? Ceux qui devaient être les con-

ducteurs et les modèles du troupeau (1 Pierre 5:3), avaient à être corrigés de leurs vices! Grégoire apporta aussi beaucoup de soins à l'organisation des services religieux. Il introduisit le mode de chant sacré qui porte encore son nom dans l'Église romaine. Jusqu'alors tout le peuple chantait, mais il établit des choristes à qui seuls était réservée cette partie du culte. Le peuple se contentait de quelques réponses. C'est à lui qu'est due la forme primitive du culte et l'ensemble de cérémonies qu'on appelle la messe chez les catholiques romains, mais à laquelle, depuis lui, on a beaucoup ajouté. La messe doit correspondre à la Cène du Seigneur, mais quelle différence avec ce que nous enseigne à cet égard la parole de Dieu! Pour la messe, il faut un autel, des cierges, des vêtements sacerdotaux, une place spéciale pour le clergé; c'est, dit-on, un sacrifice non sanglant qui y est offert; un renouvellement du sacrifice de Christ pour ôter les péchés! Or tout cela est opposé à la parole de Dieu, car un sacrifice sans effusion de sang n'en est pas un, et Christ s'est offert une fois pour toutes. (Hébreux 9:22, 25, 26, 28; 10:10, 12.) Quand, au contraire, des chrétiens soumis à la parole de Dieu célèbrent la Cène du Seigneur, tout est simple. Tous sont sacrificateurs pour offrir des sacrifices spirituels d'actions de grâce, tous sont rachetés de Christ et membres de son corps, placés sur le même niveau à la table du Seigneur, et ils rompent le pain et boivent à la coupe en souvenir du corps du Seigneur donné pour eux et de son sang versé pour eux (1 Pierre 2:5; 1 Corinthiens 10:16-17; 11:23-26), et ils se réjouissent en attendant la venue du Seigneur. Il est bon de nous rappeler les enseignements du Seigneur pour ne pas être séduits par l'erreur. Nous voyons comme elle s'est introduite de bonne heure dans l'Église, parce que l'on a négligé la parole de Dieu, et que l'on s'est attaché aux traditions des hommes. Il faut remarquer pourtant qu'au temps de Grégoire, le vin de la Cène était donné à tous les assistants, tandis que l'Église romaine a décidé que le clergé seul doit participer à la coupe. Et cependant le Seigneur n'a-t-il pas dit: «Buvez-en tous»? (Matthieu 26:27.) Et quand Paul écrit aux Corinthiens, n'est-ce pas à toute

l'Assemblée de Dieu qu'il rappelle les paroles de Jésus? (1 Corinthiens 11:25-26.) Une autre erreur d'une gravité bien plus grande et funeste n'existait pas à cette époque. C'est celle de la transsubstantiation, mot qui désigne la doctrine de l'Église romaine suivant laquelle, quand le prêtre a prononcé les paroles de la consécration: «Ceci est mon corps, ceci est mon sang», le pain, ou plutôt l'hostie, est changé littéralement dans le corps du Seigneur, tel qu'il est né de la Vierge Marie, et que le vin est devenu réellement le sang du Seigneur. Il s'ensuit cette conséquence blasphématoire que quand le prêtre élève l'hostie, c'est Dieu lui-même qu'il présente au peuple, et celui-ci adore ce Dieu créé par la parole du prêtre! N'est-ce pas une horrible idolâtrie? Jésus Christ, l'homme ressuscité et glorifié, est assis et reste assis à la droite de Dieu (Hébreux 10:12); comme tel, il n'est point sur la terre; mais comme il est Dieu sur toutes choses, il est présent partout, et, en particulier, par son Esprit, il est avec ceux qui Lui appartiennent et se réunissent en son nom. (Jean 14:18, 23; Matthieu 18:20.) Je me suis arrêté sur ce point, parce que nous sommes tout près de ceux qui professent ces erreurs, et que nous pouvons avoir occasion de les entendre soutenir. L'Église romaine prétend avoir seule le droit d'enseigner et d'interpréter l'Écriture. Pour nous, restons attachés à la Parole que Dieu nous a donnée, et par elle seule et l'Esprit Saint qui nous a été donné, nous serons conduits dans toute la vérité. (Jean 17:17; 16:13.)

Pour en revenir à Grégoire, il avait sans doute de bonnes intentions; il pensait que les cérémonies et le chant attireraient et retiendraient le peuple dans les églises et qu'il en résulterait du bien. Mais qu'est-ce que Dieu demande? Ce ne sont pas des formes religieuses; elles ne sauvent pas, et ne constituent pas un vrai culte. Ce qui sauve, c'est la foi au Seigneur Jésus, et le vrai culte consiste, quand on est sauvé, à adorer Dieu en esprit et en vérité. (Actes 16:31; Jean 4:23-24.) A ce que je viens de

dire, j'ajouterais que Grégoire avait une vénération extraordinaire et superstitieuse pour les reliques des saints, chose également étrangère à l'Écriture. De plus, tout en étant indigné de ce que le patriarche de Constantinople prenait le titre d'évêque universel, lui, Grégoire, maintenait la suprématie de l'Église de Rome sur les autres, prétendant que les papes étaient les successeurs de Pierre, à qui les clefs du royaume des cieux avaient été données. Il fut ainsi un des précurseurs du système antichrétien de la papauté, dont le chef, le pape de Rome, dit être le vicaire ou remplaçant de Jésus Christ sur la terre, et assume comme tel des honneurs presque divins. Bien que beaucoup d'erreurs se fussent déjà peu à peu introduites dans l'Église, on peut assigner à l'époque de Grégoire le commencement de ce temps du moyen âge qui spirituellement, fut une période de ténèbres, où régnèrent, sous la domination absolue des papes, des moines et du clergé, la superstition et l'idolâtrie, accompagnées d'une grande corruption des mœurs. C'est le temps que figure dans l'Apocalypse l'assemblée de Thyatire. Jésabel y représente la corruption dans l'Église. (Apocalypse 2:20.)

Grégoire, malgré tout, fut un homme charitable, dévoué, infatigable dans son zèle pour ce qu'il croyait bien; mais cela n'excuse nullement ses erreurs, car il avait la parole de Dieu pour l'instruire et le guider. Il avait aussi à cœur la conversion des païens, mais tout en désirant d'abord qu'ils devinssent des chrétiens, il voulait qu'une fois tels, ils fussent rattachés à l'Église de Rome. On raconte qu'étant encore abbé, comme il traversait un jour le marché à Rome, son attention fut attirée par un certain nombre de jeunes captifs anglo-saxons exposés pour être vendus comme esclaves. Il fut frappé par la noblesse de leur attitude et la beauté de leurs visages.

— D'où viennent ces captifs? demanda-t-il.

— De l'île de Bretagne, lui fut-il répondu.

— Les habitants de cette île sont-ils des chrétiens?

— Non; ils sont païens¹.

— Quel dommage, dit Grégoire, que le prince des ténèbres possède des créatures d'une si belle apparence. Pourquoi manque-t-il à la beauté de leur visage celle de l'âme? Mais quel est le nom de leur nation?

— Ils sont appelés *Angles*.

Grégoire, jouant sur ce nom, dit:

— Ils sont bien nommés, car leurs faces sont semblables à celles des anges². Ils devraient être, cohéritiers des anges dans le ciel. Quelle province de Bretagne habitent-ils?

— Celle de Deïra (actuellement le Northumberland).

— Ah! certainement ils doivent être affranchis *de ira*.³ Quel est le nom de leur roi?

— Ella.

1. Les chrétiens de la Bretagne avaient bien fait quelques efforts pour amener à la foi les conquérants saxons, dont les Angles faisaient partie, mais les vainqueurs refusèrent avec mépris d'écouter ceux qu'ils avaient vaincus.

2. «Angles», en latin, langue dont Grégoire se servait, «*Angli*», et anges «*angeli*». Les deux mots sont presque les mêmes.

3. «De ira», mots latins signifiant «de la colère».

— Oui, dit Grégoire, alléluia doit être chanté dans ce royaume, à la gloire du Dieu qui a créé toutes choses.

Cette rencontre remplit Grégoire du désir d'être missionnaire parmi ce peuple et de le gagner à Christ. Il demanda permission au pape d'exécuter ce dessein et celui-ci, après s'y être longtemps opposé, y consentit enfin. Grégoire partit, mais il n'était pas encore bien loin que le peuple de Rome, qui le considérait comme un saint, força le pape à le faire revenir. Mais Grégoire n'oublia pas ce qu'il s'était proposé, et quand il fut devenu pape, il fit exécuter par un autre ce qu'il n'avait pu faire lui-même. Nous allons voir quelle fut cette mission d'un envoyé de l'Église romaine en Angleterre.

LA MISSION D'AUGUSTIN EN ANGLETERRE ET SES SUITES

L'envoyé que Grégoire choisit pour aller évangéliser les païens d'Angleterre, était un de ses amis nommé Augustin, abbé d'un monastère. C'était un homme d'un grand zèle et d'une ardente piété, sur qui Grégoire pouvait compter. Mais à ces qualités, Augustin joignait beaucoup d'orgueil spirituel, et au désir de sauver les âmes, il joignait avant tout celui de rattacher les convertis à l'Église de Rome et de les soumettre à l'autorité du pape. Il partit en l'an 596 avec quarante missionnaires. Mais arrivés en Provence, ils furent effrayés à la pensée des difficultés de leur mission auprès de peuples barbares dont ils ignoraient la langue, et Augustin retourna à Rome pour demander au pape la permission d'abandonner l'entreprise¹. Mais Grégoire n'était pas homme à laisser une œuvre qui lui tenait à cœur, et à laquelle il avait beaucoup réfléchi. Il exhorta et encouragea Augustin à persévérer, plaçant devant lui et ses compagnons les récompenses divines qui seraient leur partage, et il donna à Augustin des lettres de recommandation pour les évêques des endroits où ils passeraient, ainsi que pour les rois francs Théodoric et Théodebert.

Les missionnaires prirent courage, et, après un long et pénible voyage, ils débarquèrent en Angleterre, sur l'île de Thanet, dans le Kent. Le roi de ce pays était alors Ethelbert, le plus puissant des monarques anglo-saxons. Il avait épousé une princesse chrétienne, Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. Augustin envoya à Ethelbert des messagers pour lui annoncer l'arrivée d'hommes qui appor-

1. Quand Paul et Barnabas furent envoyés par l'Esprit Saint, et non par un homme ou des hommes, ils ne reculèrent pas devant leur tâche.

taient la bonne nouvelle du chemin à suivre pour obtenir le bonheur éternel, la gloire du ciel, avec la paix et la bénédiction du vrai Dieu.

Ethelbert consentit à les recevoir, mais en plein air, de peur que ces étrangers n'usassent des artifices de la magie. Les prêtres païens pouvaient lui avoir suggéré cette pensée. Pour frapper ce peuple grossier et produire sur le roi une certaine impression, Augustin et ses moines se rangèrent en procession, firent porter devant eux une grande croix en argent avec l'image du Christ, et s'avancèrent, en chantant des cantiques latins, vers l'endroit où les attendaient le roi et sa cour. Augustin s'acquitta de son message, annonçant aux païens étonnés la bonne nouvelle des bénédictions éternelles du ciel. Le roi, bien que favorablement disposé, lui dit cependant qu'ils ne pouvaient, lui et son peuple, changer de religion sans de sérieuses considérations. Il promit aux missionnaires de les protéger, et leur dit que ceux de son peuple qui le voudraient, pourraient se joindre à eux. Puis il leur assigna pour célébrer leur culte une vieille chapelle ruinée située près de Cantorbéry, sa résidence, et qui avait servi autrefois aux chrétiens bretons.

La vie pieuse et dévouée d'Augustin et de ses compagnons et les miracles que, dit-on, ils opérèrent, gagnèrent la confiance du peuple, et bientôt le roi et nombre de ses sujets acceptèrent le christianisme tel qu'Augustin le leur apportait, c'est-à-dire quelques doctrines chrétiennes, mais en même temps les erreurs, les cérémonies et la suprématie de Rome. C'est ainsi que l'Église romaine s'implanta en Angleterre.

Augustin envoya à Rome la nouvelle de ses succès. Le pape le nomma archevêque de Cantorbéry et l'établit à la tête de douze évêques sur tous les chrétiens¹, non seulement sur les Saxons nouvelle-

ment convertis, mais aussi sur les Bretons descendants des premiers chrétiens. Ceux-ci, par suite des invasions des Pictes, des Scots, puis des Saxons, avaient cherché un refuge dans le pays de Galles. Là s'était fondé un grand monastère nommé Bangor, comme celui qui existait en Irlande. Près de trois mille hommes s'y trouvaient réunis, travaillant, étudiant et priant. Plusieurs missionnaires étaient sortis du milieu d'eux. Augustin voulut les amener à accepter les coutumes et la suprématie de l'Église de Rome et à le reconnaître comme évêque établi sur eux. Pour cela, il convoqua un synode des évêques saxons et bretons. Un petit nombre seulement de ceux-ci s'y rendirent. Dionoth, qui présidait la grande église de Bangor, répliqua à Augustin: «Nous voulons aimer tous les hommes, et ce que nous faisons pour toi, nous le ferons aussi pour celui que vous nommez le pape. Mais il ne doit pas s'appeler Père des pères, et la seule soumission que nous puissions lui accorder est celle qu'en tout temps nous devons à tous les chrétiens»¹. Une seconde assemblée eut lieu, mais les évêques bretons tinrent ferme, et l'un d'eux déclara qu'ils ne pouvaient admettre ni l'orgueil des Romains, ni la tyrannie des Saxons. Augustin exhorta, supplia, censura, et même, dit-on, eut recours aux miracles, mais sans plus de succès.

Espérant toujours vaincre la résistance des évêques bretons, Augustin les convoqua une troisième fois. Que faire? se demandaient ces pauvres évêques, intimidés et quelque peu ébranlés par le grand nom de Rome qui avait conservé un certain prestige sur les esprits des peuples éloignés. Il y avait un ermite pieux et sage, qui s'était acquis un grand renom de sainteté. Quelques-uns des Bretons altèrent

1. Il faut toujours entendre par là les chrétiens de profession.

1. Lisez Éphésiens 5:21.

le consulter. — Devons-nous abandonner nos coutumes et suivre Augustin? lui dirent-ils. — S'il est un homme de Dieu, suivez-le, fut sa réponse. — Et à quoi le reconnâtrons-nous? — Le Seigneur a dit: «Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur.» Si Augustin est débonnaire et humble de cœur, il porte le joug de Christ et vous offre de porter le même joug; mais s'il est violent et superbe, il n'est pas de Dieu et vous n'avez pas à faire attention à ce qu'il dit. — Comment connâtrons-nous son humilité? dirent-ils encore. — Faites en sorte que lui et les siens arrivent les premiers au lieu du rendez-vous. S'il se lève quand vous entrez, obéissez-lui.

Telles furent les paroles de l'ermite; mais les évêques bretons n'eussent-ils pas mieux fait de consulter la parole de Dieu et de se tenir à ses enseignements? Ils y auraient vu que Christ est le seul vrai conducteur, et que Pierre recommandait aux anciens de ne pas paître le troupeau de Dieu comme dominant sur des héritages, mais en étant des modèles du troupeau¹.

Qu'arriva-t-il? Quand les évêques bretons entrèrent, Augustin, assis dans toute sa dignité et voulant leur montrer sa supériorité, ne se leva pas pour les saluer. Frappés à cette vue, les évêques bretons, pour la troisième fois, refusent de se soumettre au pape de Rome et ne veulent connaître d'autre maître que Christ. Augustin alors s'écrie: «Puisque vous ne voulez pas recevoir des frères qui vous apportent la paix, vous subirez des ennemis qui vous apporteront la guerre. Vous ne voulez pas vous unir à nous pour annoncer aux Saxons le chemin de la vie, eh bien, vous recevrez d'eux le coup de la mort.» Et il se retira.

1. Matthieu 23:7-12; 1 Pierre 5:2-3.

Était-ce là l'esprit et la douceur de Christ? Non, certainement; mais on y voit l'orgueil et l'esprit de domination qui caractérisèrent de plus en plus l'Église de Rome aspirant à la suprématie universelle et l'établissant sur les autres églises.

Augustin n'avait donc pu amener les évêques bretons à se soumettre à l'autorité de Rome. Il eut plus de succès dans ses efforts pour convertir les païens. Outre ceux du Kent, il réussit auprès de Sébert, roi d'Essex, qui embrassa le christianisme avec tout son peuple, et il gagna aussi Redwald, roi de l'Est-Anglie¹. On ne peut que reconnaître le zèle et le dévouement d'Augustin, et, sans nul doute, le christianisme qu'il apporta en Angleterre, tout mélangé d'erreurs qu'il était, valait infiniment mieux que le paganisme cruel des Saxons; mais combien il est regrettable qu'au lieu de prêcher le pur et simple Évangile qui annonce le salut à quiconque croit au Seigneur Jésus, il ait introduit une religion de formes et de cérémonies sous l'autorité d'un clergé soumis au pape de Rome. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient les apôtres, et cela laissait les cœurs vides de Dieu. Trop souvent les païens ne faisaient que changer une forme de culte pour une autre, et, à la place de leurs dieux, mettaient des saints ou soi-disant tels.

Grégoire, pour ne pas heurter les populations païennes dans leurs habitudes, avait conseillé à Augustin de transformer les temples païens en églises, en les consacrant à tel ou tel saint. Les fêtes chrétiennes furent célébrées aux mêmes jours que l'avaient été les fêtes païennes. Dans ces fêtes, on

1. Nos lecteurs doivent se rappeler que les Saxons, peuple païen du nord-ouest de l'Allemagne, avaient envahi l'Angleterre dans le Ve et le VIe siècle, et y avaient formé sept royaumes: le Kent, le Sussex, le Wessex, l'Essex, le Northumberland, l'Est-Anglie et la Mercie. La Déirie faisait partie du Northumberland.

élevait des baraques, on égorgait des animaux, et le peuple s'en nourrissait, le tout sous l'invocation d'un saint. Les coutumes païennes étaient ainsi conservées sous une autre forme; la nouvelle religion s'accommodait à l'ancienne. Était-ce vraiment le christianisme, celui de Paul qui écrivait: «Soyez séparés,... et ne touchez pas à ce qui est impur»? (2 Corinthiens 6:17)¹. On pensait gagner ainsi plus aisément les populations, et ce n'est pas le seul fait de ce genre que présentent les missions catholiques romaines.

Augustin mourut vers l'an 605. On se rappelle sa cruelle menace contre les chrétiens bretons qui n'avaient pas voulu se soumettre au joug de Rome. Peu avant ou peu après sa mort, elle eut son accomplissement. Ethelfrid, roi du Northumberland, qui était païen, s'avança avec une nombreuse armée contre Bangor, le foyer du christianisme breton. Les moines effrayés s'enfuirent. Douze cent cinquante d'entre eux s'étaient réunis dans un endroit écarté pour implorer le secours du Seigneur. Ils furent découverts par leurs cruels ennemis. Ethelfrid, voyant ces hommes désarmés à genoux, demande ce qu'ils font. L'ayant appris, il s'écrie: «Ils combattent donc contre nous!» et il ordonne à ses soldats de fondre sur ces hommes en prières. Douze cents furent égorgés, le reste réussit à s'échapper. Les Saxons marchèrent ensuite sur Bangor qu'ils détruisirent. Les prêtres virent dans ce fait la réalisation du présage du saint pontife Augustin, comme ils le nommaient; mais dans le pays, que ce massacre remplit de douleur, on accusa Augustin d'avoir été l'instigateur de l'invasion d'Ethelfrid. Ce

1. Des coutumes païennes s'étaient ainsi glissées et conservées dès les premiers temps dans l'Église, aux fêtes dédiées aux saints. Augustin et Ambroise s'étaient fortement élevés contre elles, mais en vain. Au commencement du Ve siècle, on voit qu'en Italie, à Naples, elles existaient, et Paulin de Nole, appelé saint par l'Église de Rome, les approuvait.

fut un coup fatal porté à l'église bretonne, bien qu'elle eût encore un moment d'éclat, comme nous le verrons.

Augustin eut pour successeur Laurent, un des missionnaires venus avec lui en Bretagne. Mais l'œuvre qu'ils avaient accomplie sembla à son tour sur le point d'être anéantie. Un grand nombre de ces soi-disant chrétiens, si facilement convertis, retournèrent au paganisme. Eadbold lui-même, roi de Kent, fils et successeur d'Ethelbert qui le premier avait accueilli les missionnaires, fut du nombre des apostats. Les évêques romains s'enfuirent dans les Gaules, et Laurent se prépara à les suivre. Il avait voulu passer une dernière nuit en prières dans l'église; le matin venu, il vint, les vêtements en désordre, se présenter devant le roi, et, ôtant son manteau, lui montra son corps couvert de plaies. Le roi surpris lui demanda qui avait osé le maltraiter ainsi. «Saint Pierre, répondit Laurent, lui était apparu la nuit, et, lui reprochant d'abandonner son troupeau, l'avait châtié à coups de fouet. De là venaient ses meurtrissures.» Eadhold était superstitieux; saisi de crainte, il se soumit de nouveau à la puissance du pape, successeur d'un apôtre qui traitait si rigoureusement les désobéissants. Laurent était-il de bonne foi? On peut croire qu'agité par la pensée de laisser une œuvre à laquelle il s'était attaché et en ayant du remords, il ait eu un rêve, et qu'ensuite il se soit meurtri lui-même, afin d'essayer par ce moyen d'agir sur l'esprit du roi.

Edwin, qui fut roi du Northumberland après le cruel Ethelfrid, fut aussi converti, dit-on, par une intervention miraculeuse. Il vaut mieux penser qu'Edwin, dont la femme était chrétienne, fut amené par elle à embrasser le christianisme. Un grand nombre de ses sujets suivirent son exemple et furent baptisés. Mais Edwin ayant été tué dans un combat contre le païen Penda, roi de Mercie, presque tous les Northumbriens retournèrent au paganisme. On peut voir par là le peu de réalité de ces conversions.

On embrassait un certain ensemble de pratiques religieuses, mais le cœur et la conscience n'avaient point été atteints, parce que Christ n'avait pas été vraiment prêché, et qu'il n'y avait pas eu une action de l'Esprit Saint. Quelle différence entre ces conversions et celles des Thessaloniciens, par exemple! Eux avaient été vraiment «tournés (ou convertis) des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils Jésus.» (1 Thessaloniciens 1:9-10.) Ils avaient reçu l'Évangile, la parole de Dieu, dans la puissance de l'Esprit Saint et avec joie, bien qu'accompagné de tribulations, et ils étaient restés fidèles. Ils étaient vraiment chrétiens.

Un rayon de lumière vint encore briller un moment dans les ténèbres. Oswald, fils du cruel Ethel- frid, avait dû chercher un refuge en Écosse, avec son frère Oswy et quelques jeunes nobles. Il avait appris la langue du pays, avait entendu l'Évangile et avait été vraiment converti. Il fut baptisé ainsi que son frère. Les églises d'Écosse, comme nous le savons, et en particulier Iona, avaient conservé plus purement les vérités de la parole de Dieu. Oswald, dont le cœur avait été réellement saisi par la grâce du Seigneur, aimait à écouter les anciens de ces églises et désirait vivement marcher sur les traces de Jésus qui allait de lieu en lieu, faisant du bien. Il se montrait plein de compassion pour les pauvres, se dépouillant même de ses vêtements pour les couvrir. Il pensait aussi à ses compatriotes du Northumberland, près desquels il aurait voulu aller comme missionnaire, afin de les ramener au christianisme. Mais il crut qu'il y parviendrait mieux s'il était établi sur le trône. À la tête d'une petite armée, et se confiant en Dieu, il livra bataille à un ennemi beaucoup plus puissant que lui et remporta une grande victoire.

Devenu roi, Oswald s'occupa du bien spirituel de son peuple, et demanda aux églises d'Écosse un missionnaire. On lui envoya un moine nommé Corman, pieux, mais d'un caractère rude et austère, qui

ne sut pas présenter la grâce aux populations barbares auxquelles il s'adressait. Il retourna découragé à Iona et dit aux anciens: «Les gens vers qui vous m'avez envoyé sont si obstinés qu'il faut renoncer à changer leur cœur.» Pauvre Corman! Il semble avoir ignoré que c'est la puissante grâce de Dieu qui seule, par l'action de l'Esprit Saint, peut opérer ce changement. En entendant Corman, Aïdan, un des anciens d'Irlande, avait le cœur ému et se disait en lui-même: «Si ton amour, ô Sauveur, eût été présenté à ce peuple, les cœurs auraient été touchés.» Puis s'adressant à Corman: «Mon frère», lui dit-il, «tu as été trop sévère pour des auditeurs si peu en état de comprendre. Il fallait leur donner du lait à boire, avant de leur présenter des aliments plus solides.» Les anciens, à l'ouïe de ces paroles, s'écrièrent: «Aïdan est digne d'être évêque»¹, et ils lui imposèrent les mains.

Aïdan partit et fut reçu avec joie par Oswald. Comme il ignorait la langue des Saxons, le roi l'accompagnait partout et interprétait lui-même ses paroles. D'autres missionnaires se joignirent à eux, et bientôt les populations vinrent en foule se presser autour du roi et des serviteurs du Seigneur, écoutant avec joie *«la parole de Dieu»*, dit Bède, un ancien historien ecclésiastique. Bien que Bède fût attaché à l'église de Rome et déplorât que ces missionnaires ignorassent les décrets des conciles (ce qui ne leur nuisait pas), il leur rend un beau témoignage: «Ils pratiquaient uniquement et diligemment», dit-il, «les préceptes de piété et de pureté qu'ils avaient appris des prophètes, des évangiles et des écrits des apôtres», c'est-à-dire qu'ils s'attachaient aux Écritures. Bède loue encore «leur zèle, leur générosité, leur humilité et leur simplicité, leur application sérieuse à l'étude des Écritures, leur franchise vis-à-vis des grands, leur douceur et leur charité envers les pauvres, dégagés qu'ils étaient de tout égoïsme

1. C'était le titre donné à un ancien que l'on envoyait comme missionnaire.

et d'avarice, et enfin leur vie austère et dévouée.» C'est un bel éloge! Ne voudrions-nous pas être comme eux? C'est à l'école de Jésus que l'on apprend à être doux et humble de cœur; c'est à ses pieds, comme Marie, que l'on comprend et goûte sa parole. (Matthieu 11:29; Luc 10:39.) Ces serviteurs de Dieu ne faisaient pas de la piété une source de gain; ils ne bornaient pas leur ministère à célébrer les cérémonies d'un culte dans des murs consacrés; mais, comme les apôtres, ils prêchaient et exhortaient de village en village, et de maison en maison. Qui peut dire tous les résultats bénis de leur activité?

Oswald ne se bornait pas à aider les missionnaires dans leurs travaux. Il montrait aussi sa piété par ses œuvres. Il avait conservé son amour pour les pauvres qu'il aimait à soulager. On raconte qu'un jour de Pâques, comme il allait se mettre à table, il apprit qu'une troupe de pauvres pressés par la faim était devant sa porte. Aussitôt il ordonna de prendre les mets de sa table et de les leur porter. Puis il fit briser les vases et les plats d'argent qui étaient sur sa table et leur en distribua les morceaux. Étant allé dans le Wessex, pour épouser la fille du roi de ce pays, il y apporta la connaissance de l'Évangile.

Oswald ne régna que neuf ans. Les habitants idolâtres du royaume de Mercie, conduits par leur roi Penda, avaient envahi le Northumberland. Oswald, ayant marché contre eux pour les repousser, fut tué dans la bataille. On rapporte qu'en tombant il s'écria: «Seigneur! aie pitié des âmes de mon peuple!»

ROME TRIOMPHE EN ANGLETERRE

La mort d'Oswald n'arrêta pas les travaux des missionnaires. Ils allaient, prêchant de lieu en lieu, et dès que, dans quelque endroit, on en voyait paraître un, la population accourait près de lui et le priait de leur faire entendre la *parole de vie*. Ainsi la doctrine chrétienne plus pure se répandait chez les Saxons du nord, tandis que ceux du sud reconnaissaient la suprématie de Rome, et suivaient les formes et les cérémonies de son culte. Les prêtres attachés à Rome désiraient ardemment amener les chrétiens Bretons à se soumettre à cette église qui prétendait à la domination universelle; l'occasion de le faire se présenta bientôt.

Oswy avait succédé à son frère Oswald, mais était bien différent de lui. Très ambitieux, il voulut agrandir ses états et marcha contre Oswin, son parent, roi de Déirie. Celui-ci, ne voulant point combattre, s'était enfui chez un noble qu'il croyait son ami. Il fut trahi, et Oswy le fit mettre à mort. Aïdan, en apprenant ce crime, mourut de douleur. Oswy s'empara de la Déirie et plus tard du royaume de Mercie. Il devint ainsi le plus puissant des rois saxons. En était-il plus heureux? Non; sa conscience ne le laissait pas tranquille.

La reine Earfeld était attachée à l'Église de Rome, et aurait voulu qu'Oswy s'y soumît aussi. Elle était soutenue par deux prêtres, l'un nommé Romain et l'autre Wilfrid, ce dernier, homme doué de grands talents, mais très ambitieux d'honneurs et de richesses. Il espérait, en amenant le roi et ses sujets sous l'autorité de l'Église de Rome, obtenir une place éminente dans le clergé et pouvoir ainsi satisfaire son avarice. Ce n'était donc pas l'amour de Christ et des âmes qui l'animait. Les tristes mobiles qui le faisaient agir, l'amour de la domination et de l'argent, existaient, hélas! chez bien d'autres dans l'Église de Rome et s'y montrèrent de plus en plus. Oswy, troublé par le souvenir du meurtre d'Oswin et

d'autres fautes, aurait voulu apaiser Dieu et se procurer une entrée au ciel. Où aurait-Il dû chercher la paix de son âme? Christ seul pouvait la lui donner, mais les prêtres romains lui faisaient croire que c'était dans leur église qu'il trouverait ce que son cœur désirait. Pour le décider, ils proposèrent qu'il y eût une conférence publique entre eux et les évêques bretons. Oswy y consentit, et l'on se réunit à Whitby.

Après la mort d'Aïdan, les anciens d'Iona avaient envoyé pour le remplacer un évêque nommé Colman, homme simple, mais énergique. Il vint à cette réunion avec les autres évêques bretons. Le roi commença ainsi: «Puisque nous sommes serviteurs d'un même Dieu, et que nous espérons un même héritage, nous devrions avoir ici-bas une même règle de vie, et il nous faut rechercher quelle est la vraie.» C'était bien, n'est-ce pas? Mais où fallait-il chercher? Dans l'Écriture, n'est-il pas vrai? Et c'est ce que ne firent ni les uns, ni les autres. Colman répondit: «Nous suivons la doctrine de Colomba qui est celle de Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur, et celle des églises qu'il présidait. Gardons-nous de la mépriser!» Wilfrid, avec une grande habileté, et sachant comment frapper l'esprit du roi par l'aspect de la grandeur et du pouvoir, répliqua: «Nous, notre coutume est celle de Rome où ont enseigné les saints apôtres Pierre et Paul. Elle est répandue parmi toutes les nations. Les Pictes et les Bretons seuls, jetés aux bouts de la terre, veulent-ils lutter contre le monde universel? Voulez-vous opposer, Colomba, si saint qu'il ait été, à Pierre, le prince des apôtres, auquel Christ a dit: Tu es Pierre, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux?» Wilfrid omettait à dessein Jean, pour ne parler que de Colomba; mais au lieu que les uns et les autres se tournassent vers les Écritures seules, on se réclamait de traditions, de coutumes, de règles soi-disant données par tel ou tel apôtre que l'on opposait l'un à l'autre. C'était comme chez les Corinthiens où l'on disait: «Moi, je suis de Paul; et moi d'Apollon;

et moi de Céphas.» (1 Corinthiens 1:12.) Et puis, nous voyons s'affirmer cette exorbitante prétention, nullement justifiée par l'Écriture, que Pierre étant le prince des apôtres et le pape son successeur, celui-ci était le chef de l'Église universelle. Paul, inspiré par l'Esprit de Dieu, dit: «J'estime que je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres, quoique je ne sois rien» (2 Corinthiens 11:5; 12:11); il n'était rien en lui-même, ni par lui-même, mais ce qu'il était, venait de la grâce du Seigneur. Paul n'étant en rien moindre que les plus excellents apôtres, où est la suprématie de Pierre? Mais on pensera peut-être: Le Seigneur n'a-t-il pas donné à Pierre les clefs du royaume des cieux? (Matthieu 16:19.) Oui, sans doute, et Pierre s'en est servi. Il a ouvert les portes du royaume des cieux aux Juifs, le jour de la Pentecôte (Actes 2:37-41), et il les a ouvertes aux nations, d'après l'ordre du Seigneur, quand il alla annoncer Christ et la rémission des péchés par son nom, à Corneille et à sa maison et ses amis. (Lisez Actes 10, et surtout versets 9-16, 28, 43, 44; et 11:1-18.) Peut-être entendra-t-on dire: «Oui, mais le Seigneur a donné à Pierre l'autorité de lier et de délier sur la terre, et ce devait être ratifié dans le ciel.» (selon Matthieu 16:19.) C'est vrai, mais cela a été donné aussi à l'Assemblée (Matthieu 18:18), et aux disciples individuellement. (Jean 20:23.) Lier et délier, c'est déclarer le pardon à quiconque croit au Seigneur et la condamnation à quiconque refuse Christ (Jean 3:36), et c'est ce que Pierre a fait dans les deux occasions que nous avons citées. Une autre objection que font les partisans de Rome est celle-ci: «Le Seigneur n'a-t-il pas dit: Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église»? (Matthieu 16:18.) Et par cette Église, ils entendent celle de Rome. Mais les paroles du Seigneur ne signifiaient pas que ce soit sur Pierre que l'Église est fondée. Ce serait une contradiction avec d'autres passages où nous lisons que Christ est le fondement unique. (1 Corinthiens 3:11.) Il est bien dit que les saints sont «édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes» (Éphésiens 2:20), car ce sont eux qui ont proclamé le salut et révélé les pensées de Dieu, mais ce n'est pas plus Pierre que les

autres, et Jésus Christ demeure seul la maîtresse pierre du coin, sans laquelle rien ne tient. Ce n'est pas sur Pierre que l'Église est fondée, mais sur la belle confession de Pierre: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.» (Matthieu 16:16.) Pierre était une pierre, une simple pierre dans l'édifice que devait construire Christ. Et quant à la prétention qui fait du pape le chef de l'Église sur la terre, rappelons-nous que c'est Christ seul qui est le Chef ou la Tête de l'Assemblée (ou l'Église) qui est son corps, et que ce divin et unique Chef est dans le ciel. (Éphésiens 1:22-23.) Il est bon de se souvenir de ces choses, parce que dans les jours mauvais où nous sommes, on est exposé aux pièges de l'ennemi qui cherche, même en se servant des Écritures, à faire sortir les âmes du chemin de la vérité. Pauvre Oswy, s'il avait connu la parole de Dieu, il aurait pu résister à la subtilité des partisans de Rome; pauvres évêques bretons aussi, qui ne surent pas se servir de cette arme puissante, l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu! (Éphésiens 6:17).

Après avoir entendu Wilfrid, le roi, se tournant vers Colman, lui dit: — Est-il vrai que le Seigneur ait adressé ces paroles à Pierre? — Cela est vrai, ô roi! répondit Colman. — Et pouvez-vous prouver qu'une aussi grande puissance ait été donnée à Colomba? — Nous ne le pouvons. Colman n'aurait-il pas dû laisser Colomba de côté, et dire au roi ce que l'Écriture enseigne? Mais déjà, même à Iona, la connaissance de la parole de Dieu s'était affaiblie, et l'on s'attachait plus à des coutumes qu'à ce que Dieu a dit.

Oswy, heureux de pouvoir faire cesser une lutte qui se renouvelait sans cesse dans sa propre maison, heureux aussi, dans sa propre ignorance, d'avoir quelqu'un qui lui ouvrît le ciel, s'écria: «Pierre est le portier; je veux lui obéir et à son successeur, de peur que, quand je me présenterai à la porte, il n'y ait personne qui m'ouvre.» Pauvre Oswy! Il ne savait pas que Christ seul est la porte du salut, et

qu'il ouvre et nul ne ferme. (Jean 10:7, 9; Apocalypse 3:7.) Ainsi l'Église de Rome triompha. Dominer est toujours sa prétention; elle veut être assise comme reine. (Apocalypse 18:7.) Hors d'elle, hors de la soumission à ses enseignements et à ses rites, et à celui qui ose se dire le vicaire de Christ ici-bas, il n'y a pas de salut, dit-elle. Mais que dit la parole de Dieu? Il n'y a de salut en aucun autre que Christ, aucun autre nom qui soit donné par lequel nous puissions être sauvés. (Actes 4:12.) Et quant à l'Église, bien loin qu'elle ait à dominer, il nous est dit que la vraie Église est soumise au Christ. (Éphésiens 5:24.) Elle n'enseigne donc pas, mais est enseignée par la Parole. (Versets 26, 29.) C'est la fausse prophétesse Jésabel qui enseigne et domine (Apocalypse 2:20), et elle représente Rome et ses prétentions.

Colman, accablé de douleur, retourna en Écosse avec ceux des évêques que Wilfrid n'avait pu persuader. Oswy, espérant ainsi racheter son âme, déploya la plus grande activité pour amener ses sujets à l'obéissance de l'Église de Rome. Wilfrid l'y aida de tout son pouvoir. Il devint évêque d'un vaste diocèse, s'enrichit des biens qui avaient appartenu à plusieurs monastères, s'entoura d'une suite nombreuse, et n'était servi que dans de la vaisselle d'or et d'argent. Quelle différence avec les humbles évêques d'Iona! Mais c'est cet orgueil, ce luxe, cette avidité, cet amour de la domination, des richesses et des jouissances de la chair, que l'on vit se répandre de plus en plus chez les hauts dignitaires du clergé romain et chez les papes, durant les siècles ténébreux du, moyen âge, tandis que le bas clergé et le peuple demeuraient dans la plus triste ignorance et livrés à la superstition.

Mais le triomphe de Rome ne se borna pas là. Bientôt l'Écosse et Iona même succombèrent sous les efforts des prêtres romains. Ils s'adressèrent à Naïtam, roi des Pictes. On lui fit comprendre combien il serait plus digne d'un roi d'appartenir à une église puissante, à la tête de laquelle était un pontife universel, successeur direct de Pierre, plutôt que de se soumettre à des congrégations conduites par de

chétifs anciens. On lui montra combien la pompe du culte romain convenait mieux à la pompe royale. Naïtam, séduit par la pensée de marcher à l'égal des illustres rois des Francs, céda et fit venir des architectes pour lui construire des églises en pierre, au lieu des humbles édifices en bois où Christ avait été annoncé. Puis il ordonna que tous les ecclésiastiques de son royaume reçussent la tonsure romaine¹, en signe de soumission à cette église. Et il fut fait ainsi. Où était en tout cela la parole de Dieu et l'intérêt pour le salut des âmes?

Les anciens de Iona résistaient encore à l'envahissement des coutumes romaines. Un jour, un moine, nommé Ecgbert, très enthousiaste pour Rome et d'un caractère très doux, vint les trouver. Il fut reçu avec une grande hospitalité, et sut bientôt s'insinuer dans les esprits. Par ses discours et par les riches dons qu'il répandait et qu'on lui avait confiés dans ce but, il commença à les ébranler. Mais ce fut surtout en se présentant comme ayant reçu de Dieu une mission auprès d'eux qu'il acheva de les gagner. «Une nuit,» leur raconta-t-il, «un des bienheureux apparut à un frère du couvent et lui dit: «Dis à Ecgbert ces paroles. Va vers les monastères de Colomba, car leurs charrues ne cheminent pas droitement; il faut que tu les remettes dans le droit sillon. Je ne voulais pas obéir, et je m'embarquai pour aller porter l'Évangile aux Germains. Mais une tempête jeta le navire sur le sable. Je vis que c'était à cause de moi, et je résolu d'obéir. Maintenant», ajouta-t-il, «soumettez-vous à la voix du ciel.»

1. Les moines et les ecclésiastiques, dès le VI^e siècle, en Orient et en Occident, étaient tonsurés, c'est-à-dire qu'une partie de la tête était rasée. C'était la marque distinctive de leur consécration. En Orient, la tonsure se faisait en long, par devant, d'une oreille à l'autre, en forme de croissant. En Occident, elle se faisait en rond, sur le sommet de la tête. C'étaient toujours des ordonnances et non l'Écriture.

Dieu peut parler aux hommes par des rêves (Job 33:14-15), mais Il ne parlera pas en faveur de ce qui est contraire aux Écritures, qui sont sa Parole. Les anciens de Iona, au lieu de rejeter ce rêve comme le produit de l'imagination d'un homme et de s'en tenir à la parole de Dieu, se laissèrent persuader par Ecgbert et crurent obéir à Dieu. Ils reçurent la tonsure qui les rangeait sous l'autorité du pape. Rome avait vaincu partout. Cependant, un petit nombre en Écosse, ne voulurent pas courber la tête sous son joug. «On les voyait,» dit Bède, «clocher dans leurs sentiers, refuser de prendre part aux fêtes romaines et de se laisser tonsurer.» C'est au commencement du huitième siècle que Rome étendit ainsi son pouvoir sur toutes les Îles Britanniques, mais Dieu se gardait un résidu; au milieu des siècles de ténèbres, quelques faibles lumières éparses brillaient çà et là, en attendant qu'une pleine lumière se levât.

NESTORIUS ET LES NESTORIENS

Après nous être occupés de ce qui se passait dans l'Église aux extrémités de l'Europe occidentale, en Irlande, en Écosse et dans la Grande Bretagne, nous reviendrons en Orient. En Occident, la puissance de l'Église romaine allait toujours croissant, sous la main de papes habiles et ambitieux; en Orient, ce que l'on voit tristement dominer, ce sont les discussions religieuses sans fin, attisées par les ambitions et les rivalités des évêques des grandes villes de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie, produisant des hérésies et des divisions, et amenant souvent des conflits sanglants, parce qu'au lieu de l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu, on se servait d'armes charnelles, en cherchant un appui auprès des empereurs.

Ces discussions et ces hérésies portaient le plus souvent sur la Personne adorable du Seigneur. Satan est l'ennemi de Christ qui est venu détruire sa puissance, et tous ses efforts et ses ruses tendent à attaquer et détruire ce que la parole de Dieu nous enseigne touchant Jésus, le Fils de Dieu. Il sait bien qu'avec Christ tout tombe, et qu'en s'attaquant au Rédempteur, on diminue ou l'on annule la rédemption. Pour arriver à ses fins, Satan induit les hommes à raisonner sur la Personne du Seigneur, qui, nous le savons par les Écritures, est à la fois vrai Dieu et vrai homme: Dieu sur toutes choses béni éternellement, et manifesté en chair. «La Parole devint chair», nous dit Jean, et «la Parole était Dieu». (Romains 9:5; 1 Timothée 3:16; Jean 1:1, 14.) Qui peut expliquer cela? Personne; c'est un mystère insondable, car, nous dit Jésus lui-même: «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père.» (Matthieu 11:27.)

Lorsque des difficultés touchant la doctrine surgissaient, on convoquait, il est vrai, des conciles, ou assemblées d'évêques, mais ils étaient ordinairement sous la main des empereurs et influencés par lui

ou par ceux qui exerçaient le pouvoir; souvent aussi, ils étaient le théâtre de violences et de jugements iniques, comme nous l'avons vu dans le cas de Chrysostôme. Quelques conciles cependant maintinrent la vérité, comme, par exemple, celui de Nicée qui affirma la divinité de Christ conformément aux Écritures. Mais lorsqu'on a la parole de Dieu et qu'on la reçoit avec simplicité, qu'est-il besoin de conciles? On ne peut admettre d'eux que ce qui est conforme aux Écritures. Or celles-ci nous montrent clairement d'une part que Jésus était réellement un homme. Il fut petit enfant, né de Marie; il grandit, croissant en stature ainsi qu'en sagesse, et il devint un homme fait. Il mangeait et buvait, il était fatigué et se reposait, il dormait; il se réjouissait et s'affligeait il souffrait dans son corps et dans son âme. Et ce qui est si précieux pour nous, il avait toutes les affections et les sentiments d'un homme, mais d'un homme parfait, sans péché. Mais en même temps, il était réellement Dieu, ressuscitant les morts par une parole, calmant les vents et les flots en disant: «Taisez-vous», et opérant par lui-même bien d'autres miracles que la simple puissance de l'homme ne pouvait accomplir. Les prophètes et les apôtres en ont fait, mais c'était au nom de l'Éternel ou au nom de Lui, Jésus de Nazareth, tandis que Lui les faisait par sa propre divine puissance. La voix de Dieu le proclame son Fils bien-aimé; par Lui les mondes ont été créés et subsistent par Lui; les anges de Dieu l'adorent; il est le Vivant, Celui qui vit aux siècles des siècles. A Lui appartient toute gloire. Voilà ce que la parole de Dieu nous enseigne, et ce qu'il nous faut retenir.

Une grande controverse surgit en Orient au sujet de la Personne du Seigneur. Vingt et un ans après la mort de Chrysostôme, le siège épiscopal de Constantinople vint à vaquer. L'empereur Théodose II appela, pour occuper cette place importante, un prêtre de l'église d'Antioche, nommé Nestorius, qu'on lui disait être aussi distingué par ses talents que par sa piété. Mais avec des qualités réelles, Nestorius

était hautain et intolérant. Dès qu'il fut établi évêque de Constantinople, il se mit à persécuter violemment tous ceux qui étaient en dehors de la communion de l'Église, tels que les Ariens et d'autres, même ceux qui n'étaient séparés que sur un point insignifiant, par exemple l'époque de la célébration de la fête de Pâques. Dans un discours à l'empereur, Nestorius avait été jusqu'à dire: «Empereur, donne-moi une terre purgée d'hérétiques et je te donnerai le ciel; combats avec moi les hérétiques et je t'aiderai à vaincre les Perses.» Paroles bien étranges et orgueilleuses, n'est-ce pas, dans la bouche d'un faible mortel et d'un conducteur d'âmes? Pauvre Nestorius! il ne se doutait guère qu'il allait bientôt être lui-même accusé d'hérésie et condamné.

Déjà alors on commençait à entourer Marie, la mère du Sauveur, d'une sorte de vénération superstitieuse. On lui consacrait des églises, on l'invoquait en lui donnant le nom de «mère de Dieu». On prétendait qu'elle était morte à Éphèse, on y montrait son tombeau qui attirait une foule de pèlerins, et c'était pour les Éphésiens une source d'abondants revenus. Elle était ainsi regardée, non seulement comme la patronne, mais comme la nourricière d'Éphèse. C'était elle, disait-on, qui faisait pleuvoir sur la ville et sur l'Asie entière toute sorte de prospérités. Aussi avait-on érigé une riche basilique sous son nom. Cela ne nous rappelle-t-il pas l'histoire rapportée au chapitre 19 des Actes? C'était environ 400 ans auparavant que, dans cette même ville d'Éphèse, s'élevait le temple magnifique de la grande déesse Diane que l'Asie entière révérait, à laquelle la ville des Éphésiens était consacrée, et qui était aussi une source de richesses pour les habitants. Paul, le serviteur de Dieu, avait annoncé Christ, et le culte de Diane et l'idolâtrie étaient tombés, et maintenant une nouvelle idolâtrie, bien pire que la première, avait remplacé celle-ci. Ce n'était pas seulement la mère de Jésus dont on faisait une sorte de divinité, une reine du ciel, mais on regarda bientôt les saints — les apôtres, les martyrs comme des

sortes de médiateurs entre Dieu et les hommes, on éleva des églises placées sous leur invocation, on leur adressa des prières et on vénéra leurs reliques auxquelles on attribua même le pouvoir de faire des miracles. Et ce mal terrible continua d'envahir de plus en plus l'Église. Oh! quelle puissance d'aveuglement Satan exerce sur le cœur de l'homme!

Mais revenons à Nestorius. C'était donc un usage commun, déjà dans le IV^e siècle, de donner à Marie le nom de «mère de Dieu», expression qui ne se trouve nulle part dans l'Écriture, bien que nous sachions que de Marie «est né Jésus, qui est appelé Christ» (Matthieu 1:16), et que «le Christ est sur toutes choses Dieu béni éternellement» (Romains 9:5). Or dans un discours prononcé à Constantinople, Anastase, prêtre que Nestorius avait amené d'Antioche, s'éleva contre le titre de «mère de Dieu» attribué à Marie, et Nestorius l'approuva. Cela causa un grand tumulte dans l'église de Constantinople où l'on vénérât Marie non moins qu'à Éphèse; on regarda ces paroles comme un outrage fait à la mère du Seigneur. Nestorius voulut expliquer dans un discours pourquoi il ne pouvait admettre que le titre de «mère de Dieu» convînt à Marie. Mais il le fit de telle manière que l'on pouvait conclure de ses paroles qu'il enseignait que, de même qu'il y a en Christ deux natures, la divine et l'humaine, il y avait aussi deux personnes, l'homme, fils de Marie, et le Fils de Dieu. Il divisait ainsi la Personne adorable du Seigneur que nous voyons toujours une — un seul Christ. Plusieurs expressions dont il se servit montrent bien que telle était sa pensée, et il alla jusqu'à l'exprimer d'une manière tout à fait irrespectueuse, disant: «Je n'admettrai jamais un Dieu de deux mois, un Dieu de trois mois; jamais je n'adorerai comme tel un enfant qui a sucé le lait de sa mère, et qui s'est enfui en Égypte pour sauver sa vie.» C'était un vrai blasphème, et cela nous montre jusqu'où l'on peut être entraîné lorsqu'on veut raisonner sur ce qui est infini, hors de notre portée, et connu de Dieu seul. Le petit enfant dans la crèche, celui

que les anges exaltaient, que les bergers et les mages adoraient, que Siméon prenait dans ses bras, et qui, en effet, fut conduit avec sa mère par Joseph en Égypte, était bien le Fils de Dieu, Dieu lui-même qui, par un mystère insondable, le mystère de l'amour, s'est ainsi abaissé jusqu'à nous.

L'évêque d'Alexandrie, Cyrille, attaqua vivement Nestorius et ses doctrines, mais en le faisant il tomba lui-même dans des erreurs capitales, qui furent signalées par Jean, évêque d'Antioche. Jean cependant, bien qu'ami de Nestorius, n'admettait point ce que l'on condamnait chez celui-ci, et lui avait même écrit pour lui faire sentir qu'il avait tort. D'un autre côté, Cyrille avait su gagner à sa cause l'évêque de Rome, Célestin. Pour mettre un terme à ces disputes, l'empereur convoqua un concile général à Éphèse, en l'an 431. On aurait dû attendre que tous les évêques convoqués fussent réunis, mais Cyrille, par ses intrigues, sut si bien faire que le concile s'ouvrit avant l'arrivée de Jean et des évêques qui étaient avec lui, et que Cyrille lui-même, bien qu'accusé, le présida. La conséquence en fut la condamnation et la déposition de Nestorius. Mais alors arrivèrent Jean et les évêques syriens qui se constituèrent aussi en concile, déclarèrent que l'assemblée réunie par Cyrille était un faux concile, et l'excommunièrent. On voit quelle étrange confusion régnait parmi ceux qui s'intitulaient les conducteurs de l'Église. Mais la lutte n'était pas finie. On porta la chose devant l'empereur que Cyrille réussit à convaincre de la justice de sa cause et de l'intégrité du concile d'Éphèse qu'il avait présidé. Le faible empereur finit par l'approuver, et ainsi la déposition de Nestorius fut confirmée. Ses plus fidèles amis à la cour l'avaient abandonné, et Jean d'Antioche lui-même demanda son éloignement.

Nestorius s'était d'abord retiré dans le monastère où il avait passé sa jeunesse, situé à peu de distance d'Antioche. Mais là, il ne sut pas rester tranquille. Il y publia quelques livres et, par ses prédications éloquentes, il attirait beaucoup de personnes distinguées de la ville d'Antioche. Ses ennemis

s'en émurent. Poussé par eux, le pape Célestin demanda à l'empereur que l'ennemi de la Vierge et de son Fils fût retranché de la société des hommes qu'il s'obstinait perdre, et il pressa les évêques de se joindre à sa demande! L'empereur l'exila à Pétra, en Arabie, et proscrivit également ses amis et ses partisans. Les ennemis de Nestorius trouvèrent que le lieu de son exil n'était pas encore assez éloigné, et il fut envoyé en Égypte, dans l'oasis d'Ibis, où l'on déportait les grands criminels d'état. C'était un endroit entouré d'un vaste océan de sables et d'où l'on ne pouvait s'échapper sans risquer sa vie. Là Nestorius se mit à écrire sa biographie, ouvrage qui ne nous est point parvenu. Fait prisonnier par une troupe d'Arabes nomades qui s'étaient jetés sur l'oasis pour la piller, il fut laissé par eux et put gagner Panopolis, petite ville de la province de Thèbes. Le gouverneur de Thèbes ne permit pas que l'infortuné Nestorius restât là. Il donna l'ordre de le transférer à Éléphantine sur la frontière d'Éthiopie. Mais accablé par l'âge et la fatigue, il tomba de cheval et se blessa grièvement. Ramené à Panopolis, il y mourut en l'an 440.

Un certain nombre d'évêques n'avaient pu accepter les décisions du concile d'Éphèse concernant la déposition de Nestorius. On les y força de la part de l'empereur, en ne leur laissant d'autre alternative que de souscrire ou d'être déclarés Nestoriens, et comme tels, poursuivis, déposés, exilés ou envoyés aux mines. Tel était le résultat de l'association de l'Église avec l'État; celle-là se servant de l'épée du prince pour persécuter ceux qui ne se soumettaient pas à elle! La plupart des évêques cédèrent, mais quelques-uns restèrent fermes. L'un d'eux, nommé Alexandre, évêque d'Hiérapolis, d'un âge très avancé, montra une fermeté inébranlable. À des amis, qui le sollicitaient de signer comme d'autres, il répondit: «Tenez-vous en repos. Je ne me soucie point de ce que font les autres, mais quand tous les morts ressusciteraient et nommeraient piété l'abomination d'Égypte (il voulait dire la conduite de

Cyrille d'Alexandrie), je ne les croirais pas dignes de foi.» Il rompit avec ses amis, et sommé par le gouverneur de souscrire ou de quitter la ville, il sortit. Mais aussitôt toute la ville ferma ses églises. Le gouvernement fit enfoncer, les portes et célébrer le culte sous la protection des soldats! Quant au vieil évêque, il fut condamné au travail des mines en Égypte et y mourut. Voilà comment de soi-disant chrétiens agissaient envers ceux qui se réclamaient du nom du même Seigneur.

Fomentée par Cyrille, la persécution contre les Nestoriens sévit de toutes parts. Qu'arriva-t-il? Ce fut un moyen dont Dieu se servit pour propager, non les fausses doctrines attribuées à Nestorius, mais le christianisme même. Ceux que l'on appela Nestoriens, parce qu'ils n'avaient pas voulu souscrire aux lois d'un concile qu'ils ne pouvaient reconnaître, et qui pour cela étaient violemment persécutés, se retirèrent en Perse. Ils y furent bien accueillis et protégés par les rois de cette contrée, par haine de l'empire grec. Ils y fondèrent une église indépendante de celle de Constantinople, et à laquelle un nommé Barsumas, évêque de Nisibe en Mésopotamie, donna une constitution.

Les Nestoriens se répandirent dans les contrées traversées par l'Euphrate, et animés d'un grand zèle missionnaire, ils évangélisèrent en Arabie, en Perse, dans l'Inde et jusqu'en Chine, où existaient encore quelques-unes de leurs églises dans le XIII^e siècle; mais dans le XVI^e siècle, il n'en restait plus trace. Les descendants des Nestoriens fixés en Perse, subsistent encore. Nous en dirons quelques mots.

Au nord de la Perse, à la base de hautes montagnes couvertes de neige, est une vaste plaine d'une grande beauté. C'est la province d'Urmiah ou Oroomiah, et c'est là que demeurent les chrétiens nestoriens. Cette plaine, bornée par des montagnes escarpées, est couverte de villages entourés d'arbres

verdoyants et de champs de blé. Au-delà se trouve le lac Urmiah tout parsemé d'îles. En différents points de la plaine se voient des espèces de buttes formées de cendres, recouvertes d'une mince couche de terre. On suppose que ce sont les endroits où brûlait sans cesse le feu sacré et où les prêtres Parsis se prosternaient devant le soleil levant¹.

Les Nestoriens sont un peuple intéressant à bien des égards. Leur langue, le syriaque, se rapproche beaucoup de l'hébreu, et était parlée plusieurs siècles avant la naissance du Sauveur. Elle est presque la même que celle qui était généralement employée en Palestine aux jours du Seigneur, et dont il se servait pour converser avec ses disciples et instruire le peuple. C'est dans cette même langue que, sur la croix, il s'écria: «Éloï! Éloï! lama sabachthani? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?»

Les Nestoriens étaient nombreux et poursuivaient en paix leurs occupations comme agriculteurs et commerçants, ainsi que leurs travaux missionnaires, lorsque eut lieu l'invasion mahométane en Perse, vers le milieu du septième siècle. Non seulement le culte du feu disparut de la Perse, mais les Nestoriens furent violemment persécutés par les vainqueurs. Ils n'avaient d'autre alternative comme les malheureux Arméniens de naguère — que le Koran ou la mort. Leur nombre fondit comme la neige au printemps, et actuellement on n'en compte plus qu'environ 400,000. En même temps, ils tombèrent peu à peu dans l'ignorance, la démoralisation et la superstition. Cependant, malgré la profonde

1. Les Parsis, descendants des anciens Perses et disciples de Zoroastre, étaient des adorateurs du feu, dont le soleil est pour eux le type le plus pur, en même temps qu'il est l'image de la divinité. Les Mahométans les nomment aussi Guèbres ou infidèles. Il en reste un petit nombre dans la province de Bombay.

déchéance de leur église, les Nestoriens sont restés, quant à la doctrine, plus rapprochés de la Bible que les catholiques romains, les Grecs et les Arméniens. «Je n'ai jamais rencontré», dit un missionnaire, «un Nestorien qui niât la suprême autorité de la parole de Dieu.» Ils abhorrent le culte des images, et n'admettent point la confession auriculaire et l'absolution donnée par le prêtre. Ils ne connaissent ni la messe, ni l'adoration de l'hostie. Ils rejettent, comme mauvaises et antiscrituraires, les doctrines de la régénération baptismale¹, de la pénitence², du purgatoire³. Ils croient en Christ comme en une seule Personne, à la fois vrai Dieu et vrai homme. Ils reçoivent avec joie ceux qui viennent à eux, au nom du Christ Jésus. Les missionnaires américains, venus parmi eux, ont été bien reçus et ont travaillé à répandre les vérités scripturaires, en les exhortant, en même temps, à mener une vie humble et sainte.

Le premier missionnaire qui vint au milieu d'eux, trouva cette ancienne église en ruines et comme renversée dans la poussière. Le peuple était plongé dans la plus grossière ignorance. Il n'y avait point d'écoles, et à peine dans un village une demi-douzaine d'habitants savaient-ils lire. Ils n'avaient d'ailleurs pour livres que de rares manuscrits, dont le prix était très élevé. Le vol, parmi eux, était général et mentir une habitude invétérée. «Nous mentons tous,» disaient-ils; «comment pourrions-nous faire nos affaires, si nous ne mentionnons pas?» Ils buvaient du vin comme de l'eau, et quant à la religion,

1. Doctrine qui prétend que le baptême d'eau opère dans l'âme la nouvelle naissance ou la régénération.

2. *La pénitence*, ce sont des actes imposés par le prêtre comme réparation ou châtement des fautes commises.

3. *Le purgatoire* est, selon les catholiques romains, un lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, où le feu achève de purifier l'âme qui ne l'a pas été complètement ici-bas.

tout en conservant une certaine orthodoxie, elle n'était pour eux qu'une affaire de forme et d'apparence.

Maintenant il y a des écoles dans un grand nombre de villages, et l'on a fondé des établissements pour élever et former des jeunes gens des deux sexes capables d'instruire le peuple, et ainsi de réparer des maux accumulés durant tant de générations. Les Saintes Écritures ont été imprimées dans leur entier, tant dans l'ancienne langue des Nestoriens que dans celle qu'ils parlent actuellement.

«L'influence des Saintes Écritures sur nos élèves et dans les collèges,» dit un missionnaire, «puis sur les centaines de Nestoriens adultes qui apprennent à lire dans les écoles du dimanche, cette influence s'exerçant dans leurs humbles demeures, et, par tous ces lecteurs, sur la masse du peuple, est incalculable.» Plusieurs sont comme des gens qui se réveillent d'un profond sommeil, et se demandent: «Comment se fait-il que nous ayons été gardés si longtemps dans l'ignorance?» Et les prêtres répondent: «Nous-mêmes, nous sommes restés jusqu'à ce jour, comme morts dans nos fautes et dans nos péchés, et notre péché est plus grand que le vôtre pour vous avoir caché si longtemps la lumière.» Les missionnaires américains ont à lutter contre des missionnaires catholiques romains qui voudraient rattacher à Rome l'église nestorienne. D'un autre côté, il semble qu'un certain nombre de Nestoriens se tournent du côté de l'Église grecque, afin d'être protégés contre les mahométans de Perse.

EUTYCHÈS ET LES ARMÉNIENS

Peu après la mort de Nestorius, l'Église d'Orient fut de nouveau troublée à l'occasion de doctrines tenues par un moine nommé Eutychès, archimandrite ou supérieur d'un couvent de trois cents moines, près de Constantinople. Eutychès s'était fortement opposé à Nestorius quand celui-ci fut condamné, mais lui-même tomba dans d'autres erreurs touchant la Personne adorable du Seigneur. Il disait bien que Christ, né de la vierge Marie, était vrai Dieu et vrai homme, mais que le corps de Jésus n'était pas de la même substance que le nôtre, contrairement à l'Écriture qui nous dit que Christ a participé au sang et à la chair (Hébreux 2:14). De plus, il enseignait que les deux natures divine et humaine du Seigneur n'en formaient qu'une, la nature humaine étant absorbée par la nature divine ou confondue avec elle. Nous pouvons voir par là combien l'on s'égare quand on veut raisonner sur ce qui est au-dessus de notre conception, et expliquer ce que Dieu ne nous explique pas. Combien la parole de Dieu est plus simple! Si nous nous tenons comme de petits enfants à ce qu'elle dit, nous ne courrons pas risque de faire fausse route.

Eutychès avait pour ami un nommé Eusèbe, évêque de Dorylée en Phrygie qui, avant d'occuper cette charge, s'était fortement prononcé contre Nestorius. Devenu évêque, il eut à venir à Constantinople pour les affaires de son église, et alla voir Eutychès. En s'entretenant avec lui, sa surprise fut grande d'entendre quelles doctrines il professait. Eusèbe eut beau les combattre, Eutychès ne voulut rien céder. Or la même année, Flavian, patriarche de Constantinople, réunit un synode pour régler certaines questions. Eusèbe s'y trouva et y accusa Eutychès de soutenir des doctrines contraires à la vraie foi. Le synode envoya à Eutychès des messagers pour le sommer de venir se défendre et exposer ses vues. Deux fois il refusa; à la troisième sommation, il promit de venir. Il arriva en effet accompagné

d'une troupe de moines, et escorté par des soldats; en même temps se présentait aussi un envoyé de l'empereur avec une lettre demandant qu'il assistât aux séances.

Après une longue discussion où Eutychès chercha, par un semblant d'humilité et par des subtilités, à échapper à ceux qui le pressaient d'exposer sa foi, il fut à la fin obligé de confesser son erreur tout en la maintenant. Or cette erreur qui consiste à dire que Christ n'a pas été réellement un homme comme nous, à part le péché, c'est anéantir la rédemption. Eutychès fut condamné comme ayant blasphémé Christ, et fut exclu de la prêtrise, de la communion, et déposé de sa place d'archimandrite de son monastère. Trente évêques et vingt-trois archimandrites signèrent sa condamnation.

Eutychès sortit du synode en disant qu'il en appellerait à l'évêque de Rome, ce qu'il fit, en effet. Flavien fit répandre partout le décret qui condamnait Eutychès, demandant que chacun s'y soumit. Mais un grand nombre, surtout des moines, partisans d'Eutychès, refusèrent, et un grand trouble s'ensuivit dans l'Église.

Eutychès avait pour ami, à la cour impériale, le chef des eunuques Chrysaphius, dont il avait été le parrain à son baptême, et qui avait une grande influence sur l'empereur, le faible Théodose II. Chrysaphius, qui était avare et cherchait par toutes sortes de moyens à accroître ses richesses, détestait Flavien, parce que celui-ci n'avait pas voulu prêter les mains à une spoliation des biens de l'Église, et de plus avait refusé son concours à un complot tramé par Chrysaphius pour faire entrer dans un couvent Pulchérie, la sœur de l'empereur, dont il redoutait l'influence. C'est à cet ennemi de Flavien qu'Eutychès s'adressa et il réussit à faire convoquer par l'empereur un concile où il porterait sa cause. L'empereur était d'ailleurs gagné à ses vues.

Le concile se réunit à Éphèse en 449. Il comptait cent vingt-huit évêques présents, et le pape de Rome, Léon 1er, y avait envoyé, pour l'y représenter, trois légats porteurs d'une lettre où il exposait la foi de l'Église romaine touchant le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu. Cette lettre était dirigée contre l'hérésie d'Eutychès. En résumé, elle établit qu'en Christ il y a deux natures, la divine et l'humaine, unies sans confusion, sans changement et sans séparation dans un seul et même Christ. Et Léon ajoute que l'erreur touchant la nature du corps du Seigneur anéantit sa passion et l'efficacité de son sacrifice. Il cite à ce propos le passage de 1 Jean 4:2-3: «Tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas Jésus Christ venu en chair n'est pas de Dieu.» On est heureux de voir maintenir, dans ces temps où tant d'erreurs s'étaient glissées dans l'Église, la vérité quant à la Personne du Fils de Dieu.

L'empereur avait désigné Dioscore, patriarche d'Alexandrie, pour présider le concile. Comme les autres patriarches, il devait amener avec lui dix métropolitains et dix autres évêques. Il les choisit selon ses vues qui étaient celles d'Eutychès. Dioscore était un homme qui, pour la violence et la rapacité, marchait sur les traces de son prédécesseur Théophile que nous avons vu dans l'histoire de Chrysostôme; ses mœurs étaient à l'avenant. Mais il était soutenu par Chrysaphius et ne redoutait rien. Tout fut disposé d'avance pour disculper Eutychès et faire condamner Flavien. Théodose ordonna que les évêques qui avaient figuré comme juges au synode de Constantinople seraient exclus de la discussion et du vote. Eusèbe de Dorylée reçut la défense de quitter le territoire de son église, à moins que le concile ne l'appelât. Ainsi sur 128 évêques, 42 étaient privés du droit de parler et de voter. À ceux-là Dioscore en joignit quinze autres des opinions desquels il n'était pas sûr. Deux officiers de l'empereur avaient droit de prendre part aux discussions. De plus Théodose donna le droit de voter à un archi-

mandrite syrien, nommé Barsumas, moine grossier qui, à la tête de mille moines aussi sauvages et barbares que lui et armés d'énormes bâtons, donnait la chasse aux Nestoriens, ou à ceux qui lui paraissaient tels, saccageait les églises, brûlait les monastères, tuait ou chassait les évêques qu'il ne croyait pas orthodoxes.

Telle était la composition du concile, et tels les auxiliaires de Dioscore, sans compter les parabolans¹ qu'il avait amenés d'Égypte, et qui, au besoin, étaient prêts à agir de leurs bras pour soutenir leur évêque.

Le concile s'ouvrit. Le premier légat du pape prit d'abord la parole pour demander qu'avant tout on lût la lettre de Léon. Mais comme on savait bien quelles étaient les pensées du pape touchant les doctrines d'Eutychès, on trouva moyen, malgré les instances réitérées des légats, de la laisser de côté. Alors Eutychès fut introduit, et il se présenta, non plus avec cette apparence d'humilité qu'il avait apportée au synode de Constantinople, mais la tête haute, comme sûr de son triomphe. Il portait à la main un rouleau dont il demanda la lecture et qui commençait par la transcription du symbole de Nicée. Il y déclarait qu'il vivrait et mourrait dans ces sentiments, et qu'il anathématisait tous les hérétiques. Puis il porta, contre Eusèbe de Dorylée et Flavien, une accusation fondée sur la manière dont il avait été traité et condamné dans le synode.

1. Hommes de peine et infirmiers placés sous les ordres immédiats de l'évêque.

Après cette lecture, Flavien se leva et dit: «Il faudrait maintenant entendre Eusèbe.» Mais l'officier de l'empereur dit: «Ce n'est pas nécessaire; l'empereur l'a exclu. Vous êtes réunis pour voir s'il faut casser ou confirmer le jugement rendu, et non pour recommencer le procès.»

Dioscore proposa alors qu'on lût les actes du synode de Constantinople. Tous les évêques l'approuvèrent, sauf les légats du pape qui insistèrent encore pour que d'abord sa lettre fût lue. Eutychès, craignant qu'on ne le leur accordât, se hâta de récuser les légats, parce que, disait-il, ils logeaient chez Flavien et avaient reçu de lui des services. Cependant Dioscore dit que, pour l'ordre, on devait d'abord lire les actes du synode, et qu'ensuite on lirait la lettre du pape, ce qui n'eut pas lieu.

Dans le synode de Constantinople, Eusèbe, l'accusateur d'Eutychès, avait pressé celui-ci de confesser la vérité touchant la Personne de Christ; mais quand, dans la lecture des actes, on en vint à l'endroit où cela était rapport¹, un grand nombre d'évêques gagnés à la cause d'Eutychès, s'écrièrent: «Qu'on chasse, qu'on brûle Eusèbe! Qu'Eusèbe soit brûlé vif; qu'il soit coupé en morceaux!» Tel était l'esprit qui animait ceux qui se disaient les serviteurs de Christ, de Celui qui était doux et humble de cœur et ne voulait pas faire descendre le feu du ciel sur ses ennemis! Dioscore mit alors aux voix cette proposition: «Approuvez-vous la profession de foi d'Eutychès ou celle d'Eusèbe?» Au milieu des clameurs, la doctrine d'Eutychès fut acceptée, et lui-même rétabli dans son rang et rendu à son monastère. Les légats du pape s'abstinrent, mais Eutychès avait gain de cause et se retira triomphant.

1. Dans les synodes ou conciles, il y avait toujours plusieurs écrivains nommés notaires qui prenaient note de ce qui était dit ou fait. Les séances terminées, ils comparaient leurs notes et rédigeaient les actes du conciles ou du synode que l'on conservait soigneusement.

Les moines du monastère d'Eutychès que Flavien avait exclus de la communion, parce qu'ils avaient soutenu leur supérieur après sa condamnation, envoyèrent une députation au concile. Ils lui adressaient une requête contre Flavien qu'ils accusaient, non seulement d'avoir abusé de son pouvoir à leur égard, mais d'avoir mis à son profit le séquestre sur les biens de la communauté: accusation tout à fait fautive. Les moines déclarèrent aussi que, quant à leur foi, elle était la même que celle de leur supérieur. Dioscore, ni personne dans le concile, ne s'enquirent si les accusations contre Flavien étaient justifiées, mais, passant outre, ils rétablirent les moines dans leurs fonctions. C'était un nouveau triomphe sur Flavien; mais ce n'était pas tout: il fallait le perdre et Dioscore en trouva le moyen.

Dans un précédent concile tenu à Éphèse, celui où Nestorius avait été condamné, on avait interdit toute composition ou publication de symboles (ou professions de foi) changeant quelque chose à celui de Nicée. Cela ne voulait pas dire qu'on ne pût expliquer les vérités que contenaient le symbole de Nicée. Or Flavien, dans le synode de Constantinople, avait fait brièvement une confession de foi où il reconnaissait Jésus, fils de Marie, comme vrai Dieu et vrai homme en une Personne. Dioscore prétendit qu'en faisant cela, Flavien avait contrevenu au décret du concile d'Éphèse, et avait mérité, ainsi qu'Eusèbe, d'être déposé et privé de toute dignité épiscopale et sacerdotale. Et il demanda que les évêques approuvassent par leur signature cette sentence. Alors Flavien se levant, dit: «J'en appelle,» et il remit à l'un des légats son recours au pape et aux évêques d'Occident. Puis un autre légat, au nom de l'Église romaine, prononça son opposition à la sentence rendue par Dioscore. À ce moment quatre évêques vinrent se jeter aux genoux de celui-ci, et le supplièrent de réfléchir à ce qu'il faisait, Flavien, disaient-ils, n'ayant pas mérité la déposition. Mais Dioscore les repoussa en disant qu'il avait fait son devoir. Puis comme les évêques insistaient et que d'autres accouraient pour savoir ce qui se passait, il

se leva irrité, et fit appel aux officiers de l'empereur. Ceux-ci croyant Dioscore en danger, firent entrer les soldats qui, les uns l'épée nue, les autres portant des chaînes comme s'il s'agissait de lier des malfaiteurs, se précipitèrent dans l'église et écartèrent brutalement les évêques qui continuaient à supplier Dioscore.

Le tumulte fut alors à son comble. Des gens du peuple, les parabolans de Dioscore, les moines de Barsumas avec leurs massues, s'étaient aussi répandus dans l'église, poussant des cris féroces: «Il faut chasser, il faut tuer ceux qui n'obéissent pas à Dioscore.» Quelle scène dans un lieu consacré au culte divin, et parmi des serviteurs du Dieu de paix!

Les évêques effrayés fuyaient dans tous les coins, mais on avait fermé les portes afin de recueillir les voix. Les évêques d'Égypte, joints aux moines et aux parabolans, menaçaient de la déposition et battaient ceux qui faisaient mine de réclamer. Dioscore, debout sur son estrade, annonça qu'on allait recueillir les opinions. «Et si quelqu'un refuse d'opiner,» dit-il, «c'est à moi qu'il aura affaire, et l'empereur le saura.» Quelle arrogance chez un homme qui se disait ministre de Christ! Ils opinèrent donc.

Mais il fallait encore signer la sentence, et, dans le tumulte, les notaires n'avaient pu rédiger le procès verbal de la séance. Il fut résolu par Dioscore qu'on signerait en blanc avec ces mots: «J'ai jugé et j'ai souscrit.» Et alors Dioscore, accompagné de deux hommes à l'air menaçant, alla de banc en banc recueillir les signatures. Saisis de terreur, les évêques signèrent, ceux qui essayaient de protester étant menacés et battus.

La dernière et plus affreuse scène de ce procès inique reste à dire. Flavien s'était retiré dans un coin de la nef, attendant le moment de sortir. Dioscore l'aperçut et courut vers lui en l'insultant; puis il le frappa du poing au visage, et deux de ses diacres, saisissant le malheureux évêque par le milieu du corps, le jetèrent par terre. Dioscore le foula aux pieds, lui frappant du talon les côtes et la poitrine, tandis que les moines de Barsumas, excités par leur maître qui criait: «Tue, tue!», frappaient Flavien de leurs bâtons et le piétinaient sous leurs sandales.

Flavien traîné dehors par les soldats, fut jeté demi-mort dans un cachot. On devait le conduire en exil, mais il mourut en route trois jours après sa condamnation, par suite des mauvais traitements qu'il avait essuyés. Tel fut le triomphe d'Eutychès et de Dioscore. Celui-ci se hâta de se rendre à Constantinople pour y installer un nouveau patriarche. En s'y rendant, il s'arrêta à Nicée, et formant un synode des évêques égyptiens qui l'accompagnaient, il excommunia le pape Léon comme hérétique. Les légats de celui-ci avaient réussi à s'enfuir et avaient porté à Rome le recours de Flavien.

Mais ce qui s'était passé remplit d'horreur la chrétienté; on flétrit ce concile sous le nom de Brigandage d'Éphèse, et il ne fut pas inscrit au nombre des conciles reconnus. Cependant Chrysaphius fit approuver par l'empereur les actes de ce concile de brigands, et une loi de Théodose vint ordonner la persécution contre ceux qui ne les accepteraient pas. Mais bientôt les choses changèrent de face. Un an après la mort de Flavien, l'empereur Théodose mourut des suites d'une chute de cheval. Sa sœur Pulchérie qui avait soutenu Flavien, lui succéda à l'empire et y associa Marcien, qu'elle épousa. C'était un vieux soldat, franc, juste et ferme, qui défendit l'empire contre les Barbares et y rétablit l'ordre. Il partageait les vues de Pulchérie à l'égard d'Eutychès, qu'elle condamnait. Il suspendit les persécutions, abrogea l'obligation de reconnaître les actes du faux concile; les évêques exilés furent rappelés, ceux

qui avaient été déposés furent rétablis, et Eutychès fut chassé de son monastère. Chrysaphius fut mis à mort.

Léon de Rome avait d'abord demandé qu'un nouveau concile général fût convoqué à Rome, mais l'empereur refusa, et il fut ensuite convenu qu'il se réunirait à Nicée sous la présidence des légats du pape. Dioscore ne devait pas y siéger comme évêque. Avant qu'il fût réuni, les restes de Flavien furent transportés solennellement à Constantinople, et il fut enseveli auprès de Chrysostôme, mort comme lui victime de l'inimitié des évêques.

L'empereur transféra ensuite le concile à Chalcédoine, afin qu'il fût plus près de Constantinople, et que lui pût y assister plus facilement. Ce concile fut le plus nombreux qu'il y eût encore eu. Plus de cinq cents évêques ou autres prélats y siégèrent. D'un côté se rangèrent les évêques d'Égypte et ceux qui soutenaient Dioscore; de l'autre, les évêques d'Orient, du Pont, de l'Asie et de la Cappadoce. Les légats du pape déclarèrent qu'ils ne pouvaient siéger avec Dioscore, et Eusèbe de Dorylée se porta son accusateur. Mais bientôt des scènes violentes se produisirent à l'entrée de Théodoret de Cyr (Kars) qui avait été exclu du faux concile d'Éphèse sans autre raison que son opposition à Eutychès. En le voyant paraître, les partisans de Dioscore se mirent à pousser des clameurs: «Hors d'ici, l'ennemi de Dieu», disaient-ils. Les évêques d'Orient répondaient: «Hors d'ici, les hérétiques, les meurtriers de Flavien.» Le tumulte augmentant, le chef des magistrats représentant l'empereur se leva et dit: «Ces cris sont indignes d'une réunion d'évêques; faites silence, et ne troublez plus l'ordre du concile.»

Dioscore accusé voulait rejeter la responsabilité de tout ce qui s'était passé sur les quatre assesseurs que l'empereur lui avait adjoints, et ensuite sur l'assemblée elle-même qui avait tout approuvé; mais

alors les évêques d'Orient lui donnèrent un démenti violent, disant: «Nous avons été forcés, nous avons été frappés, nous avons cédé aux menaces et aux violences.» Et alors suivirent les détails sur la manière dont Dioscore arrachait les votes et les signatures, et empêchait les notaires d'écrire, leur enlevant de force leurs tablettes. On en vint à la profession de foi d'Eutychès. Un évêque, Basile de Séleucie, dit que, dans le concile d'Éphèse, il avait pressé Eutychès de reconnaître qu'il y a deux natures en Christ, mais qu'Eutychès s'y était refusé. «Pourquoi donc,» dirent les magistrats à Basile, «avez-vous souscrit à l'absolution d'Eutychès et à la déposition de Flavien?» «Parce que j'ai été forcé d'obéir», répondit Basile. «J'ai failli» ajouta-t-il. Et tous les Orientaux qui, de même que lui, avaient cédé à la force, s'écrièrent: «Nous avons tous failli; tous nous demandons pardon.»

On lut ensuite la profession de foi de Flavien au synode de Constantinople, et le concile, sauf quelques partisans de Dioscore, déclara orthodoxe la doctrine du martyr Flavien. À ce moment, Juvénal, évêque de Jérusalem, qui jusqu'alors avait soutenu Dioscore, et avec lui les évêques de la Palestine, dirent: «Nous croyons tous la même chose,» et, se levant, ils passèrent du côté des évêques d'Orient. Leur exemple fut suivi par les évêques de Grèce, de Crète et de Macédoine; quatre évêques égyptiens même les imitèrent. Dioscore restait presque seul.

Puis vint la constatation des violences exercées par Dioscore au concile d'Éphèse, et, pendant que le concile était rassemblé, quatre Égyptiens, dont un prêtre et deux diacres, lésés tous quatre par Dioscore, apportèrent contre lui les accusations les plus graves concernant son caractère, sa conduite et ses mœurs. Avant la présentation de leur requête, Eusèbe de Dorylée avait demandé que Dioscore fût condamné et puni pour avoir soutenu la doctrine d'Eutychès, que celle-ci fût anathématisée, et que l'assemblée d'Éphèse fût rayée de la liste des conciles. Il insista pour que l'accusé comparût, afin de

se défendre. Mais malgré trois sommations, Dioscore refusa, bien que dans la dernière on lui eût dit les accusations dont il était l'objet de la part des quatre Égyptiens, et que, pour l'honneur de l'Église, il devait y répondre.

Les légats du pape ayant alors résumé ce qui était à sa charge, le concile prononça sa condamnation, le dépouillant de sa charge et dignité d'évêque et de tout ministère sacerdotal. La condamnation fut signifiée au condamné, et la sentence rendue publique. Mais Dioscore ayant déclaré qu'il se souciait peu du concile, et se vantant de reprendre bientôt sa place d'évêque, l'empereur l'exila à Gangres, en Paphlagonie. Le concile avait aussi décidé, et l'empereur avait confirmé, la question de doctrine. Ce dernier avait déclaré aussi qu'il agirait contre ceux qui n'obéiraient pas aux décrets du concile. Nous voyons par là et par tout ce qui précède, combien l'Église s'était asservie au pouvoir séculier. Elle habitait dans le monde, où Satan a son trône (Apocalypse 2:13), bien qu'elle retînt encore la vérité touchant la Personne du Fils de Dieu.

Mais ni la déclaration du concile qui, pour la doctrine, adhéra à la lettre de Léon, ni la condamnation d'Eutychès et de Dioscore, ne mirent fin aux luttes entre les orthodoxes et les partisans d'Eutychès. Elles durèrent pendant plus de cent ans. Les adhérents à la doctrine d'Eutychès, nommés *monophysites*, ce qui veut dire une seule nature, finirent par rompre avec l'Église grecque, et formèrent plusieurs églises distinctes: celles d'Abyssinie, d'Égypte (l'Église copte), des Jacobites en Syrie, et enfin d'Arménie, ayant chacune leur patriarche particulier.

C'est de la dernière de ces églises que nous dirons quelques mots. Si nous avons parlé un peu longuement des deux conciles, c'était pour montrer dans quel triste état se trouvait l'Église, et l'impossi-

bilité pour l'homme de réparer ses ruines. Au milieu du désordre, on est heureux de voir cependant quelques étincelles de la vérité.

Le nom d'Arménien n'est inconnu à aucun de nous. Les souffrances de ce peuple, voué par les Turcs à l'extermination, sont venues à la connaissance de tout le monde. L'Arménie est une contrée montagneuse située entre la mer Noire et la mer Caspienne, et s'étend du mont Caucase aux monts Taurus et aux plaines de la Mésopotamie. À l'est se trouve l'Iran, à l'ouest elle confine aux provinces de l'Asie mineure. C'est en Arménie que se trouve le mont Ararat où l'Arche de Noé s'arrêta (Genèse 8:4), et c'est aussi dans cette contrée que prennent leur source l'Euphrate et le Tigre, le premier fleuve souvent nommé dans la Bible, et le second mentionné sous le nom de Hiddékel. (Genèse 2:14; Daniel 10:4.)

Les chrétiens arméniens habitant l'Arménie turque comptaient environ 800,000 âmes, mais les affreux massacres ordonnés par le sultan, et la mort causée par les souffrances endurées par ceux qui avaient survécu, ont bien réduit ce nombre. Outre ceux-là, beaucoup d'Arméniens sont dispersés dans diverses contrées où ils s'occupent surtout de commerce.

Le christianisme existait déjà en Arménie dans le second siècle, mais c'est au quatrième qu'il s'y établit définitivement. Un prêtre païen, fils d'un prince parthe, ayant été converti, déploya une très grande activité pour l'évangélisation de l'Arménie, et fut l'instrument de la conversion du roi et de tout son peuple. Ce zélé évangéliste se nommait Grégoire et fut surnommé *l'Illuminateur*, celui qui éclaire. Les Arméniens avaient une langue à eux, une des plus anciennes qui existent, et vers l'an 400, un

nommé Mesrob, avec un autre du nom de Sahak, traduisirent la Bible du syriaque en langue arménienne. De nos jours, les missionnaires américains venus dans ce pays, y ont largement répandu la parole de Dieu.

Eutychès et ses partisans avaient été condamnés par le concile de Chalcédoine, en 451. Mais les églises arméniennes, très nombreuses, puisqu'elles comptaient plus de six cents évêques, repoussèrent les décisions de ce concile et se séparèrent de l'Église d'Orient, tout en conservant le même culte et les mêmes erreurs touchant la transsubstantiation, les sept sacrements, le culte de la Vierge et des saints. Un certain nombre se sont rattachés à l'Église romaine, Nous dirons quelques mots de ce que Dieu a opéré de nos jours parmi eux.

La vie religieuse était bien déchuë chez les chrétiens arméniens; ils ne s'attachaient plus qu'aux formes extérieures, mais retenaient cependant toujours le nom de Jésus Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur, lorsqu'en 1832, Dieu mit au cœur de missionnaires américains de venir les évangéliser. Ces serviteurs de Dieu avaient pour but de réveiller les âmes par le moyen de la parole de Dieu, et de répandre l'instruction parmi les Arméniens qui étaient plongés dans une grande ignorance.

La première chose à effectuer était de faire imprimer la Bible dans la langue arménienne actuelle. C'est en 1842 que fut terminée l'impression du Nouveau Testament dans cette langue, et aussitôt on en répandit un grand nombre d'exemplaires. L'œuvre fut manifestement bénie de Dieu. Voici ce qu'écrivait un des missionnaires «Il n'a probablement pas une ville dans le pays où les Écritures n'aient été portées. Nous pourrions en mentionner vingt où l'on trouverait des Arméniens qui sondent journellement la parole de Dieu, et qui désirent conformer leur vie à ses enseignements. En plusieurs

endroits, le saint volume, imprimé dans l'arménien moderne, est regardé comme un *nouveau message du ciel*. Dans ces villes, il y a, tous les dimanches, des réunions dont le but spécial est l'étude des Écritures, et cela a lieu même dans des endroits où n'a jamais été aucun missionnaire étranger. *C'est l'œuvre de la Bible seule*. La Bible, dans leur ancienne langue, a toujours été pour les Arméniens un objet de vénération. Placée sur l'autel, elle est journallement présentée, après les prières, au peuple qui la baise dévotement. C'était presque un acte de superstition, mais cela a servi, sans doute, à leur faire recevoir avec respect ses enseignements, lorsqu'ils ont pu la lire dans une langue qu'ils comprennent. La lecture des Écritures a guéri plusieurs Arméniens de leur scepticisme. Ils ont été convaincus que, quelques manquements qu'ils aient vus chez les chrétiens de profession qui les entourent, la Bible renferme la vérité pure et vivante.» Un banquier arménien disait: «Notre nation a contracté une grande dette de reconnaissance envers ceux qui nous ont fait connaître la Bible et l'ont répandue dans une langue que nous comprenons. Ils ont sauvé de l'incrédulité, non seulement moi, mais plusieurs autres, car nous avons trouvé que le christianisme repose sur des fondements plus solides et plus profonds que nous ne le supposions, et qu'il y a dans la parole de Dieu quelque chose pour établir notre foi.»

Un jeune homme vint un jour pour acheter plusieurs exemplaires des Écritures en langue arménienne. «On m'a écrit,» dit-il, «de ma ville natale, afin de me demander de l'argent pour la construction d'une église. Mais comme je désire plutôt bâtir une église de pierres vivantes, j'enverrai ma contribution sous la forme d'exemplaires de la parole de Dieu.» Dans un village, près de Nicomédie, une congrégation s'est formée, adoptant les Écritures comme unique règle de foi. Nul missionnaire n'avait été parmi eux, sauf le grand Missionnaire, la Bible. On raconte la même chose d'Alep, où plus de deux cents personnes se sont ainsi réunies, et il s'y en ajoutait journallement d'autres. Là aussi, c'est la lec-

ture seule des Écritures qui a opéré dans les âmes sans l'action d'aucun missionnaire. Ainsi s'est répandue la parole de Dieu chez les Arméniens, jusqu'en des districts fort reculés et parfois par des moyens merveilleux. Ainsi, un certain nombre d'exemplaires des Écritures étaient tombés entre les mains d'une bande de Kurdes errants, au nord de la Syrie. Ne sachant que faire de ces livres, ils les distribuèrent à la population arménienne qui demeurait près de leur campement, et qui les reçut avec joie.

C'est de cette manière que la parole de Dieu, en se répandant, se montrait ce qu'elle est, l'épée de l'Esprit, pour atteindre les cœurs et les consciences, la lumière pour éclairer l'intelligence et faire connaître les choses de Dieu et la puissance pour transformer la vie. Mais là où Dieu opère, Satan s'oppose. Les lecteurs de la Bible, que l'on nomma protestants, furent persécutés par les évêques qui accusaient les missionnaires de troubler et de diviser leur église nationale. Cela conduisit ceux qui avaient reçu l'Évangile à se constituer en église séparée. Cependant les missionnaires avaient fondé des collèges, des séminaires, des écoles supérieures et primaires, de sorte qu'en même temps que la parole de Dieu, se propageait aussi l'instruction.

Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des persécutions sanglantes, des massacres en masse et en détail des malheureux Arméniens depuis 1890, et surtout en 1895, 1896; massacres qui n'ont pas entièrement cessé, et qui ont amené la désolation et la misère dans ce pays. Les œuvres dont nous avons parlé en ont été plus ou moins entravées; mais un fruit en a été porté et restera. Et Dieu connaît ceux qui, souvent peu éclairés, ont cependant préféré la mort au reniement du nom de Jésus.

DES DIVERSES FORMES RELIGIEUSES

En parlant des Arméniens, nous avons été conduit à nommer les Turcs, leurs cruels dominateurs. Cela nous amène naturellement à parler de Mahomet et de la religion qu'il a établie, qui porte son nom et que professent les Turcs.

L'apôtre Paul mentionne trois systèmes religieux dans lesquels se rangeaient de son temps tous les hommes. Il y avait les Juifs, les Grecs qui étaient idolâtres, et l'Assemblée de Dieu, c'est-à-dire les chrétiens. (1 Corinthiens 10:32.) C'est comme nous dirions maintenant, le paganisme, le judaïsme et le christianisme. À ces trois formes religieuses, qui existent encore de nos jours, il faut en joindre à présent une quatrième, le mahométisme.

Les idolâtres ou païens formaient du temps de Paul comme aujourd'hui, la classe la plus nombreuse. Ce sont ceux qui adorent une multitude de divinités appelées idoles, nom donné surtout à leurs représentations en or, en argent, en pierre ou en bois¹. Ces divinités étaient, ou les astres², auxquels on attribuait plus qu'une existence matérielle, ou des êtres imaginaires dont on peuplait le ciel, la terre et les mers, attribuant à chacun une fonction et une puissance particulières, ou bien des animaux, même des reptiles et des plantes³. L'homme sent en lui-même le besoin d'une religion, c'est-à-dire de se rattacher à une puissance supérieure, à laquelle il puisse s'adresser pour être aidé; mais le péché l'a éloigné de Dieu dont il n'a pas gardé la connaissance⁴, et Satan l'a conduit à l'idolâtrie, de sorte que,

1. Psaume 115:4; Jérémie 2:27; Actes 17:20.

2. 2 Rois 21:3; Sophonie 1:5.

3. Romains 1:22-23.

derrière les idoles, se trouvent en réalité les démons¹. Mais ces dieux, loin de donner la paix à l'âme, la remplissent de terreur. Il faut toujours chercher à les apaiser, à gagner leur faveur. Qu'ils sont encore nombreux de nos jours les pauvres idolâtres! A quelles superstitions impures et souvent sanglantes ne sont-ils pas adonnés! Quelle dégradation n'y a-t-il pas chez un grand nombre! Ils sont vraiment dans les ténèbres de l'ombre de la mort². Depuis le commencement du christianisme, des messagers de bonnes nouvelles ont travaillé et travaillent encore parmi eux pour les amener à la connaissance du vrai Dieu et de Jésus Christ, son Fils, qu'il a envoyé dans ce monde pour sauver les pécheurs et les conduire dans le chemin de la paix et à la jouissance de la vie éternelle et bienheureuse. Que Dieu soutienne dans cette œuvre ceux qui s'y occupent. Prions pour eux.

L'idolâtrie a pris naissance très peu de temps après le déluge, car Josué dit au peuple d'Israël que leurs pères, avant Abraham, avaient servi d'autres dieux³. Elle se répandit bien vite sur la terre. Alors Dieu résolut de se choisir un peuple⁴ à qui il se ferait connaître, au sein duquel sa connaissance, comme seul vrai Dieu, serait gardée, son culte conservé⁵, et à qui il confierait ses oracles⁶ renfermant le grand dessein de ses pensées éternelles, l'envoi d'un Libérateur qui naîtrait au sein de ce peuple⁷.

4. Romains 1:19-21.

1. 1 Corinthiens 10:20-21.

2. Ésaïe 9:2; Luc 1:79; Matthieu 4:16.

3. Josué 24:2

4. Deutéronome 7:7; 10:15.

5.

6. Romains 3:2.

7. Galates 4:4.

Le peuple choisi devait avoir en horreur l'idolâtrie et rester absolument séparé des nations païennes¹. Pour accomplir ce qu'il s'était proposé, Dieu se révéla à Abraham², le fidèle croyant, dont les descendants, par Isaac et Jacob, devaient constituer le peuple choisi. Ce sont les Juifs, avec qui Dieu avait fait alliance, à qui il avait donné une loi, prescrit un culte, ordonné une sacrificature et qui avaient reçu de magnifiques promesses. Mais ce peuple comblé de tant de grâces, s'est montré ingrat, constamment rebelle, s'adonnant à l'idolâtrie, et perdant ainsi son caractère glorieux de témoin de Dieu, et cela malgré les avertissements, les menaces et les châtiments que Dieu multiplia, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède. Ils furent emmenés en captivité et assujettis à des rois étrangers et idolâtres. Dieu en ramena un certain nombre dans leur pays, afin que s'accomplît parmi eux la promesse du Libérateur, du Messie prédit par les prophètes³, et le Fils de Dieu lui-même, devenu un homme, a paru au milieu d'eux. Il était né de femme, descendant d'Abraham, de la race de David, selon les promesses⁴. Il venait les sauver de leurs péchés et établir le royaume de Dieu⁵. Mais les Juifs, sauf un très petit nombre, le rejetèrent et le firent mourir. Alors Dieu ne les reconnut plus pour un temps comme son peuple, et les plus terribles jugements tombèrent sur eux., Ils furent dispersés partout, n'ayant plus de pays, de ville sainte, de temple, de sacrifices. Nous les voyons dans cet état, et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils se repentent et reconnaissent pour leur Messie et leur Roi, Celui qu'ils ont rejeté⁶.

1. Deutéronome 5:6-10; 6:14; 7:3-6, 25, 26; 11:16.

2. Actes 7:2.

3. Michée 5:2; Ésaïe 7:14; 9:6-7; 11:1-10; Daniel 9:24-26.

4. Galates 4:4; Luc 2:7; Matthieu 1:1.

5. Matthieu 1:21; Marc 1:15.

6. Osée 3:4-5; Zacharie 12:10; 13:1.

En attendant, Dieu s'est tourné vers les pauvres païens plongés dans les ténèbres de leur ignorance, et a fait lever sur eux la lumière¹. Il leur a fait annoncer l'Évangile, la bonne nouvelle du salut pour quiconque croit en Jésus mort, ressuscité et glorifié dans le ciel²; et il a envoyé l'Esprit Saint pour rendre témoignage à la gloire de Christ, pour demeurer en chaque croyant, et pour former l'Assemblée chrétienne en rassemblant les croyants autour du Seigneur³. Bien que les juifs, comme nation, aient été mis de côté, quiconque d'entre eux croit au Seigneur Jésus, est sauvé et fait partie de l'Assemblée; mais il n'est plus Juif, il est chrétien, car dans l'Assemblée, il n'y a ni Juif, ni Grec, mais Christ est tout⁴. Quels précieux privilèges nous avons comme chrétiens! Le grand, le merveilleux avantage que nous possédons, c'est d'avoir la révélation de tout ce qu'est Dieu, que «le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous a fait connaître»⁵.

Comme nous l'avons vu, Satan a réussi à faire entrer le mal dans l'assemblée chrétienne. Peu à peu elle a déchu de la pureté et de la simplicité primitives. Les grandes vérités du salut par la grâce ont été obscurcies, et l'on y a substitué le salut par les œuvres; la vie a été remplacée par des formes extérieures; à la place du culte en esprit et en vérité, on a établi un culte de cérémonies empruntées au judaïsme et au paganisme. L'Église s'est d'abord assujettie à l'État, pour avoir sa protection au lieu de celle de Dieu; puis, enflée d'orgueil, elle a voulu le dominer à son tour. La mondanité s'est introduite chez elle,

1. Actes 13:46-47; 28:28.

2. Actes 13:38-39; 10:43.

3. Jean 14:16-17; 16:14; 1 Corinthiens 12:13.

4. Colossiens 3:11.

5. Jean 1:18.

ensuite elle a glissé dans une idolâtrie pire que celle du paganisme, rendant un culte aux saints et à la Vierge et se prosternant devant des images. Des disputes incessantes l'ont déchirée; d'un autre côté s'est élevée la puissance du pape de Rome, se prétendant *vicaire* de Jésus Christ sur la terre, et revendiquant l'autorité suprême sur toute l'Église, tandis que les évêques et les prêtres qui lui étaient soumis, exerçaient leur autorité sur les troupeaux. À cela il faut joindre une ignorance profonde.

Tel était l'état des choses dans la chrétienté, quand Mahomet parut et fonda sa nouvelle religion qui répudiait le paganisme, mais n'acceptait ni le judaïsme, ni le christianisme. Le mahométisme, ou religion musulmane, fut un fléau terrible pour la chrétienté, surtout en Orient, et on peut dire pour tout le monde. Est-ce une religion vraie, ou qui a quelque chose de vrai? Non. Malgré ses prétentions, elle est entièrement fausse. Mahomet est un faux prophète, et le Dieu qu'il veut qu'on adore, n'est pas le vrai Dieu. Souvenons-nous toujours qu'il n'y a qu'une seule et unique révélation de Dieu: celle qu'il a donnée par les prophètes, par son Fils et ses apôtres, et qui est contenue dans la Bible, laquelle *tout entière* est la *parole de Dieu*.

Ainsi, maintenant, sur la terre, il y a quatre grandes formes religieuses: le paganisme qui se subdivise en une multitude de formes diverses, depuis le bouddhisme jusqu'au fétichisme ou culte d'objets inanimés, et qui a Satan pour instigateur. Que d'esclaves il retient dans ses chaînes! Ensuite le mahométisme qui prétend venir de Dieu, mais qui n'est qu'une illusion, une déception et un piège, encore plus funestes, de l'ennemi qui tient ainsi des millions d'hommes sous sa domination et dans les liens

d'une erreur mortelle. En troisième lieu, le judaïsme, qui a bien le vrai Dieu, qui possède dans l'Ancien Testament une partie de la révélation de Dieu. Mais les Juifs sont désobéissants au vrai Dieu, en ne recevant pas le Christ, le Messie que l'Ancien Testament avait annoncé. Enfin, le christianisme qui a la pleine et complète révélation de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Les chrétiens ont le vrai Dieu, Père, Fils, et Saint Esprit. Le christianisme, dans sa forme extérieure, est la chrétienté avec ses nombreuses sectes. Mais quel que soit le déclin de l'Église ou l'Assemblée, c'est dans le christianisme seul que se trouve la vérité qui sauve. C'est là qu'est proclamé le nom de Jésus, le seul qui ait été donné parmi les hommes, et par lequel il nous faille être sauvés¹.

L'Église a été désobéissante et est déchue. Le temps vient pour elle où elle sera vomie de la bouche du Seigneur². Mais dans tous les temps Dieu a eu un résidu de témoins fidèles³. Et à certaines époques, il a suscité des hommes qui ont remis en lumière des vérités oubliées. C'est ainsi qu'au temps de la réformation, en combattant les erreurs de Rome, Luther, Calvin, Farel et d'autres ont remis en lumière la Bible, parole de Dieu, seule autorité infaillible, et la justification du pécheur par la foi en Jésus. Actuellement, ce qui a été rappelé aux chrétiens, c'est la vraie notion de ce qu'est l'Église et la grande vérité du retour prochain du Seigneur pour prendre les siens avec Lui. Nous sommes aux derniers temps, temps bien sérieux, et la parole du Seigneur à ceux — en petit nombre — qui ont reçu ces vérités, c'est: «Voici, je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne»⁴.

1. Actes 4:12.

2. Apocalypse 3:16.

3. Apocalypse 2:13, 25; 3:4.

Écoutons l'avertissement solennel de Jésus: «Veillez... soyez prêts»¹.

4. Apocalypse 3:11.

1. Matthieu 24:42, 44.

MAHOMET ET SA RELIGION

Mahomet naquit en l'an 570 à la Mecque, en Arabie, où l'idolâtrie subsistait presque partout. Ayant perdu son père de très bonne heure, il fut élevé par son oncle Abou Taleb, qui le mit dans le commerce. Il eut ainsi l'occasion de faire de fréquents voyages en Syrie, et là, ayant été en contact avec des chrétiens et avec des Juifs, il apprit à connaître l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais là il fut aussi témoin des divisions, des pratiques superstitieuses et de la mondanité qui s'étaient glissées dans l'Église et qui déshonoraient le nom de Christ. Mahomet voyait donc d'un côté la folie de l'idolâtrie, et d'un autre ne voulait ni du judaïsme, ni du christianisme défigurés qu'il avait eu sous les yeux. Il pensa alors, établir une religion plus pure, en prenant dans les livres saints des Juifs et des chrétiens ce qui lui convenait, et il y mêla ses propres pensées. Pour faire recevoir cette religion, il prétendit avoir eu des révélations de Dieu.

En lisant les Écritures, Mahomet n'avait pas appris à connaître le Dieu vivant et vrai qu'elles révèlent, ni Jésus Christ, son Fils, le Sauveur, qu'elles nous présentent. D'où lui venait donc la pensée d'établir une nouvelle forme religieuse? Ce n'était pas de Dieu assurément, mais de celui qui autrefois avait poussé les hommes à l'idolâtrie, de Satan, le père du mensonge, menteur et meurtrier dès le commencement (Jean 8:44), car, en effet, le mahométisme est basé sur un mensonge, et est une religion de sang. Et c'était une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle se voilait sous une belle apparence, celle de proclamer un Dieu unique. Dans les terribles temps à venir, Satan réussira encore à susciter un faux prophète plus dangereux que Mahomet même, qui séduira les hommes et leur fera croire au mensonge. (Lisez Apocalypse 12:9; 13:14; 19:20; 2 Thessaloniens 2:8-11.)

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans que Mahomet commença à se donner comme prophète, envoyé de Dieu. Il avait épousé à 25 ans, une riche veuve plus âgée que lui, et pendant les quinze années qui suivirent son mariage, il se retirait fréquemment dans une caverne du mont Hira, près de la Mecque. Un jour, en revenant de sa retraite, il déclara à sa femme qu'il avait reçu la visite de l'ange Gabriel qui lui avait annoncé sa mission d'envoyé de Dieu. Dès lors il commença à enseigner sa doctrine, mais seulement dans sa maison et à un petit cercle d'amis et de connaissances. Sa femme fut son premier disciple; puis il gagna plusieurs membres de sa famille et quelques personnages notables de la ville. Il leur enseignait qu'il fallait croire en un seul Dieu, et le reconnaître, lui, Mahomet, pour son prophète; ensuite croire à des récompenses et des châtements à venir, et comme formes religieuses, il imposait des ablutions et des prières. Ce n'était pas, disait-il, une nouvelle religion, mais celle de leur ancêtre Abraham¹, restaurée dans sa pureté. Il appuyait ses doctrines sur de prétendues révélations que lui apportait, disait-il, l'ange Gabriel. Ces révélations recueillies et réunies dans la suite, formèrent le Coran, ou livre sacré des mahométans.

Après trois ans, le nombre de ses adhérents ne montait encore qu'à quarante. Il n'avait jusqu'alors fait connaître sa doctrine qu'à un nombre restreint de personnes, mais enfin il se décida à l'annoncer publiquement et à attaquer avec force l'idolâtrie de ses compatriotes. Ceux-ci irrités, l'auraient tué sans l'intervention de son oncle. L'opposition ne découragea pas Mahomet, il continua à prêcher et vit le nombre de ses partisans s'accroître. Mais en l'an 622, ses adversaires excitèrent le peuple contre lui, et il se vit obligé de s'enfuir à Yatreb, ville qui depuis fut nommée Médine (Médinet al Nabi, c'est-à-

1. Les Arabes, issus en partie d'Ismaël, se disent les descendants d'Abraham.

dire ville du prophète). C'est de cette année que date l'ère mahométane¹ nommée *hégire*, ou fuite. Mahomet avait à Médine un certain nombre de partisans qui avaient gagné les habitants à sa cause. Ils vinrent à la rencontre du prophète méprisé, et le saluèrent comme roi et prophète.

Ce fut le commencement de ses succès. Ses révélations lui ordonnèrent d'employer le glaive contre les idolâtres et ceux qui ne se soumettraient pas à lui. Une grande armée de ses ennemis, à laquelle s'étaient joints les Juifs, vint investir Médine; mais Mahomet réussit à semer la division parmi les principaux chefs qui, l'un après l'autre, abandonnèrent le siège. Une trêve de dix ans fut conclue, d'où les Juifs étaient exclus. Mahomet assiégea et prit plusieurs de leurs villes, s'empara de leurs biens, fit prisonniers leurs femmes et leurs enfants, et tua la plupart des hommes. C'est la méthode qui a été suivie contre les malheureux Arméniens par le sultan turc, successeur du faux prophète.

Les habitants de la Mecque ayant violé la trêve, Mahomet, à la tête de dix mille guerriers, les attaqua et s'empara de la ville. Les habitants se soumirent à lui et il pardonna à tous ceux qui embrassèrent sa foi. Ensuite il détruisit les 360 idoles qu'ils adoraient, fit disparaître tout vestige d'idolâtrie, orna leur temple et le consacra au culte du seul Dieu. Puis il fit ses prières et ses dévotions dans le sanctuaire appelé Kaaba, petit édifice qui se trouve au milieu du temple et que l'on dit avoir été érigé par Abraham. Là se trouve une pierre noire, objet de la vénération des fidèles, et qui passe pour avoir été autrefois un autel consacré au vrai Dieu².

1. C'est-à-dire que c'est à partir de cette époque que les mahométans comptent leurs années, comme nous les comptons à partir de la naissance du Seigneur.

Mahomet devint ainsi chef suprême, à la fois religieux et temporel, de toute l'Arabie. Il projetait d'attaquer l'empire romain d'Orient qui subsistait encore, mais la mort mit un terme à ses desseins. En l'an 632, il fit encore un pèlerinage à la Mecque, et là, après avoir fait ses dévotions, s'adressant à la foule qui l'entourait, il dit: «Écoutez mes paroles et qu'elles descendent dans vos cœurs. Je vous ai laissé une loi. Si vous vous y attachez, elle vous préservera toujours de l'erreur. C'est une loi claire et positive, un livre dicté d'en haut, ô mon Dieu! ai-je accompli ma mission?» Et mille voix répondirent: «Oui, tu l'as accomplie!» Le prophète ajouta: «O mon Dieu! entends ce témoignage.» On voit comment jusqu'au bout, il séduisait les autres, étant séduit lui-même. (2 Timothée 3:13.) L'esprit de mensonge, sous de beaux semblants, parlait par sa bouche.

Mahomet retourna chez lui et mourut peu après. La nouvelle de sa mort jeta une grande consternation chez tous ses sectateurs, qui avaient pensé qu'un prophète tel que lui ne pouvait pas mourir. Mais quelqu'un de la foule s'écria: «Musulmans, sachez que Mahomet est mort, mais Dieu est vivant et ne peut mourir. Oubliez-vous ce passage du Coran: «Mahomet n'est pas plus qu'un apôtre; d'autres apôtres sont morts avant lui.» Et cet autre passage: «Tu mourras certainement, ô Mahomet! et eux aussi mourront»?

Cette citation du Coran apaisa les esprits: il était clairement révélé que le prophète devait mourir. Alors se posa la question importante de savoir qui lui succéderait. Abou Bekr, dont Mahomet avait

2. Chaque année des milliers de mahométans de tous pays viennent en pèlerinage à la Mecque, la ville sainte. Tout mahométan doit faire ce pèlerinage au moins une fois en sa vie. Il en rapporte le titre de «hadji», c'est-à-dire pèlerin.

épousé la fille, fut élu, et devint ainsi le premier «calife», c'est-à-dire le vicaire ou remplaçant de Mahomet.

Le caractère personnel de Mahomet n'apparaît pas sous un jour bien élevé. Avait-il besoin d'une sanction sur un de ses actes, si injuste ou déloyal ou immoral fût-il, il apportait aussitôt une révélation qu'il disait tenir de Dieu. Plus d'une fois il se justifia ainsi d'avoir tué ses ennemis, violé ses serments et épousé l'une après l'autre plusieurs femmes. Nous avons déjà dit un mot de sa doctrine. Il reconnaissait les Écritures saintes, auxquelles il avait emprunté plusieurs choses, comme étant des livres divins, mais il prétendait que les Juifs et les chrétiens les avaient altérées, et que lui avait été envoyé pour rétablir la vérité. Il tenait pour des prophètes suscités pour instruire les hommes, Noé, Abraham, Moïse et d'autres, nommés dans l'Ancien Testament. Mais quant au Seigneur Jésus, notre adorable Sauveur, son langage est tout à fait blasphématoire. Il dit bien: «Le plus grand de tous les prophètes est Jésus, le Fils de Marie,» mais il niait qu'il fût le Fils de Dieu. «Le Messie Jésus,» dit-il, «le fils de Marie, n'est qu'un apôtre de Dieu... Dieu est un seul Dieu; c'est porter atteinte à sa gloire de dire qu'il a un Fils. Ce sont des infidèles ceux qui disent que le Messie, fils de Marie, est Dieu. Dieu est un, Dieu est éternel; il n'engendre point et n'a pas été engendré. Il n'y a personne qui lui soit semblable.» Tout cela est formellement opposé à ce que nous dit la parole de Dieu. (Lisez avec soin Jean 1:1, 14, 18; Romains 1:3-4; 9:5; Philippiens 2:6; Colossiens 1:14-17; Hébreux 1:1-3; 1 Jean 1:1; 4:15.) Que nous dit encore l'apôtre Jean: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père» (1 Jean 2:23), c'est-à-dire qu'il ne connaît pas vraiment Dieu, et ne peut être son enfant. Jean dit aussi: «Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie.» (1 Jean 5:12). Et cette vie est la vie éternelle. On

n'a donc la vie éternelle, on ne peut donc être sauvé qu'en reconnaissant Jésus comme étant le Fils de Dieu, et en croyant en Lui. (Jean 3:16, 18, 36.) Nous voyons ainsi dans quelle erreur mortelle le mahométisme retient les âmes.

Mahomet insistait sur l'unité de Dieu. Il semble beau et grand de dire: «Il n'y a qu'un seul Dieu; Dieu est éternel, etc.» Cela est certain du vrai Dieu, mais le Dieu de Mahomet est-il le vrai Dieu, Celui que l'Écriture nous révèle? Non. Dieu est lumière, et le Coran n'est que ténèbres, car il ne révèle pas Dieu dans sa nature comme Père, Fils et Saint Esprit, ni dans son caractère moral, et il ne fait pas connaître le moyen, pour l'homme pécheur, d'être sauvé et d'approcher d'un Dieu juste et saint. Dieu est amour, et le Coran ne respire que haine, vengeance et meurtre. Dieu est saint et pur, et le Coran sanctionne toutes les convoitises et va jusqu'à promettre à ses sectateurs un paradis de jouissances sensuelles. C'est un des moyens par lesquels il retient les hommes dans ses liens, en flattant la chair et ses passions, tandis que l'apôtre Paul nous dit que «ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises.» (Galates 5:24.)

Le mahométisme est donc tout l'opposé du vrai christianisme; il est une œuvre du diable, une affreuse séduction de l'ennemi, qui a ainsi entraîné des millions d'âmes et en retient des millions dans une erreur mortelle, loin du vrai Dieu et du salut. Les conquêtes des successeurs de Mahomet furent rapides et s'étendirent au loin, et, de nos jours, deux cents millions d'hommes sont courbés sous ce joug. On pourrait penser que la religion de Mahomet est un progrès sur le paganisme, en ce qu'elle tourne les pensées de l'homme vers un Dieu unique, invisible et éternel. Mais ce Dieu n'est pas plus le vrai Dieu que ne le sont les idoles, puisque comme elles, il laisse l'homme se livrer à ses passions, et qu'il n'ouvre pas, au pécheur perdu, la voie du salut, de la vie et de la paix. «C'est ici la vie éter-

nelle», dit le Seigneur, «qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ.» (Jean 17:3.) Voilà la voie royale, celle du salut, de la vie et du ciel, car Jésus a dit: «Je suis le chemin, et la vérité, et la vie; nul ne vient au Père que par moi.» (Jean 14:6.) Quel contraste avec le mahométisme qui proclame: «Il y a un seul Dieu, et Mahomet est son prophète», qui tolère le péché et verse le sang! Le mahométisme, précisément parce qu'il a une certaine apparence de vérité supérieure au paganisme, tient d'autant plus loin de Christ ses sectateurs. C'est une chose très rare de voir un mahométan devenir chrétien, tandis que des millions de païens croient en Christ pour le salut. Quel accord peut-il y avoir entre un mahométan et un vrai chrétien, si ce n'est que celui-ci priera pour l'autre, afin que Dieu l'éclaire? Rendons grâce à Dieu qui s'est fait connaître à nous par son Fils, en qui sont venues «la grâce et la vérité,» et prions pour les mahométans, aussi bien que pour les pauvres païens, et pour les ouvriers du Seigneur qui travaillent chez les uns et chez les autres.